

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 1^{er} Septembre 1859.

No. 17.

SOMMAIRE :—Chronique de la Quinzaine.—Lecture sur la St. Barthélemi, par M. Louis Paré, membre du Cercle Littéraire, le 6 Avril 1858.—Discours sur l'Autorité dans l'Éducation prononcé par le R. P. Gravoille, S. J. à la Distribution des Prix du Collège Ste. Marie.—Histoire d'une Rose.—Le sage et le fanfaron.—La fourmi et le limaçon, (poésie.)

Les Éditeurs de *L'Écho* veulent bien se charger des frais de poste en faveur de leurs abonnés, pourvu que ceux-ci veillent bien, à leur tour, leur envoyer au plutôt le prix de l'abonnement.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Cette *Chronique* ne vous conduira ni au milieu des fêtes humaines, ni sous les voûtes élevées des cathédrales ; elle ne doit vous redire aucun chant de triomphe, elle ne vous fera assister à aucun des grands spectacles que l'histoire a récemment déroulés. Mais, si vous le permettez, elle vous précédera dans un lieu d'études, de recueillement et de paix ; elle vous rendra témoins de quelque-une de ces fêtes intérieures du Catholicisme, qui font de nos prêtres comme une grande famille, animée des mêmes espérances, tendant au même but, unissant ses efforts dans une sainte croisade pour le salut de l'humanité.

Vous connaissez tous le grand Séminaire de Montréal ; en passant au pied de la montagne, vous avez admiré la masse imposante et régulière de cette construction ; de loin, vous avez salué la Croix qui la domine comme la marque éternelle de la bonté de Dieu, et comme le signe de ralliement de toutes les âmes généreuses et chrétiennes.

C'est là que sont élevés dans les œuvres de piété, dans les travaux de l'esprit, ceux qui sont destinés à répandre à leur tour la bonne nouvelle et à remplacer aux premiers rangs de l'Église militante ceux qui sont tombés en combattant.

Mais, pendant ces derniers jours, les hôtes de cette pieuse demeure avaient subitement changé : on entendait dans cette enceinte des voix qui n'y avaient pas retenti depuis longtemps : aux jeunes gens que les vacances ont rendus pour quelques semaines à leurs familles, avaient succédé plus de 100 prêtres, qui venaient suivre dans cette maison, remplie de souvenirs pour quelques-uns d'entre eux, les exercices de la Retraite Pastorale.

C'était pour la première fois que ce lieu était choisi par Mgr. de Montréal ; il a bien voulu lui-même la présider et la prêcher.

C'est par ces instructions, par ces conférences, par ces méditations, que le prêtre se pénètre plus profondément de l'esprit du sacerdoce, qu'il ranime son zèle, qu'il puise plus abondamment dans le sein de l'Église comme à une source vivante, et se revêt de cette force intérieure qu'il doit communiquer aux autres et qui est notre armure de combat.

Nous sera-t-il permis de dire que Mgr. a daigné, dans une de ces conférences, accorder son approbation et son encouragement à l'œuvre modeste que nous avons entreprise. *L'Écho* ne peut trouver dans ce suffrage qu'un devoir de plus à remplir, pour chercher à se rendre digne d'une aussi haute et honorable recommandation.

La retraite dont nous parlons s'est terminée il y a deux jours à peine.

Une cérémonie d'un genre tout différent, que les journaux canadiens ont racontée, nous engage à vous parler maintenant d'un grand travail, que la gravure a popularisé même en Europe, et qui, une fois terminé, aura pour le commerce du pays le résultat le plus avantageux et amènera chaque année dans notre ville de nombreux visiteurs.

Il s'agit du Pont Victoria.

Le samedi 13 Août, une compagnie élégante et nombreuse, invitée par les directeurs du chemin de fer du Grand Tronc, à assister à la pose de la première pierre du pilier No. 11, le seul des 26 dont la construction ne fût pas encore commencée, montait à bord des vapeurs *Beaver* et *Muskat*, obligeamment placés à sa disposition.

Le temps était magnifique ; et la surface unie du fleuve brillait comme un miroir sous les rayons ardents du soleil.

Après une charmante promenade, continuée jusqu'à l'Île St. Paul, les visiteurs se rendirent au lieu où la compagnie avait fait de nombreux préparatifs pour les recevoir.

On se figure difficilement, à moins d'avoir visité les travaux, ce que coûte de temps, de patience et d'argent, l'érection d'un seul de ces piliers ; il faut d'abord isoler le terrain sur lequel reposera la construction massive, élevée pierre à pierre, et que le fleuve pourra pendant des siècles battre de ses flots pressés, sans l'entaîner ou l'ébranler.

Dans ce but, on enfonce dans le lit du fleuve des pilotis, défendus par un remblai de pierre élevé jusqu'au niveau de l'eau ; on forme ainsi une sorte de cage dans laquelle les ouvriers peuvent travailler librement, comme s'il n'était pas enveloppés par une muraille d'eau de 30 pieds d'élévation, qu'un courant rapide entraîne vers la mer. Celle dont nous parlons avait 164 pieds de longueur sur 144 de largeur ; et pour donner une idée de la force de résistance qu'elle doit opposer, nous dirons que chacun des côtés avait 50

pieds d'épaisseur, de manière qu'il ne restait pour la chambre de travail qu'un espace de 100 pieds de long sur 44 de large.

Des escaliers solidement établis, et sur lesquels pouvait s'aventurer sans crainte le pas d'un enfant, conduisait jusqu'au lit même du fleuve qu'une pompe à vapeur tenait constamment à sec, et sur lequel avaient été dressées, à l'improviste, des tables autour desquelles se rangèrent les invités.

Il avait fallu depuis le 11 mai jusqu'au 18 août, c'est-à-dire trois mois entiers, pour préparer cette étrange salle de réception; et dans les derniers jours on n'avait pas retiré de cette immense cuve moins de 543,000 gallons d'eau.

La cérémonie, en elle-même, ressemblait à toutes celles du même genre qui précèdent d'ordinaire le commencement des travaux d'une certaine importance. La pierre fut lentement descendue; M. Hodges frappa sur elle le premier coup de marteau, que plus d'une main élégante s'amusa ensuite à soulever. On ressentait seulement une impression curieuse, à entendre dans le lointain le murmure du grand fleuve et à marcher sur ce roc qu'un rayon de soleil venait, peut-être, frapper pour la première fois.

En même temps qu'une activité nouvelle semble présider aux travaux essentiels du pont, un de nos compatriotes, jeune et intelligent, exécute une partie spéciale de l'ouvrage, la toiture du pont; cette toiture qui couvre 21 pieds de largeur sur une longueur de 2 milles, est appliquée d'après un nouveau système qui permet aux feuilles de fer blanc, dont elle se compose, de suivre l'action que la chaleur ou le froid exerce sur les tubes.

L'ensemble du travail sera terminé, suivant une espérance générale et la promesse à peu près positive des soumissionnaires, dans le courant du mois de novembre prochain; un avantage immense pour nous sera de n'avoir plus à subir, dans les derniers jours de l'automne et les premiers jours du printemps, les retards causés par le mauvais état de la glace. L'inauguration solennelle n'aura lieu, du reste, que vers le mois de mai prochain, et l'on parle déjà des fêtes magnifiques que la ville de Montréal se propose d'offrir à ses hôtes dans cette circonstance.

Pendant que l'homme travaille ainsi sans relâche à des œuvres plus durables que lui, la mort fauche çà et là, unissant dans une destinée commune, le vieillard à l'enfant, le riche au malheureux.

Notre *Chronique* doit enregistrer aujourd'hui le décès de trois hommes morts également pleins de jours, laissant après eux le long souvenir de leurs bonnes actions.

Le 6 août, un cortège nombreux de citoyens accompagnait à sa dernière demeure l'hon. J. E. Faribault, décédé à l'Assomption 3 jours auparavant. M. Faribault était un vieillard de 86 ans qui avait, pendant sa longue carrière rempli de nombreuses charges publiques. Notaire à l'Assomption depuis 1791, sa probité, son intelligence, sa bienveillance générale en avaient fait l'ami et le conseil de tous. Aussi fut-il successivement nommé juge de paix, commissaire des petites causes et lieutenant-colonel de milice; en 1838, sir John Colborne, alors gouverneur-général, l'appela même à faire parti du conseil privé; des regrets unanimes l'ont accompagné dans la tombe.

Le 19 août, un autre vieillard, M. O. Trudel, père de M. le Dr. Trudel, mourait à Ste. Geneviève de Batiscan; il avait été depuis la formation du comté de Champlain jusqu'en 1837, membre pour ce comté au Parlement Provincial. Le souvenir de ses services,

de son inépuisable charité lui survivra longtemps parmi tous ceux qui l'ont connu.

Au milieu de nous, nous avons vu mourir à l'âge de 80 ans, le 27 Août, M. Augustin Perrault, qui comptait au nombre de nos meilleurs citoyens. Sa vie, consacrée presque toute entière à sa famille et à ses amis, toucha un instant aux affaires publiques; et il fut élu en 1820 représentant du Comté d'York; mais, dès 1824, fatigué sans doute, de luttes qui ne convenaient pas à sa nature bienveillante, il refusa une réélection.

Ils sont morts, en pieux et fervents chrétiens, entourés des consolations que la Religion Catholique prodigue à ses enfants.

Cette *Chronique* ne remplirait que bien incomplètement le désir de ses lecteurs si elle ne faisait une part aux événements Européens. A la suite du traité de Villa-Franca, les trois pouvoirs belligérants ont nommé des plénipotentiaires pour régler d'une manière définitive les conditions de la paix. MM. de Bourqueney, pour la France, de Meysenburg pour l'Autriche, et Des Ambrois pour la Sardaigne, se sont réunis à Zurich le 8 Août, et ont commencé dès lors des négociations tenues rigoureusement secrètes. Pendant ce temps, la France a rappelé une partie de ses régiments; et les dernières nouvelles télégraphiques nous annonçaient l'entrée triomphale à Paris de l'armée d'Italie.

Notre *Chronique* n'oserait garantir ni les sentiments des peuples, ni les intentions des princes; mais nous sommes heureux de constater, cependant, que la tempête qui avait semblé s'élever sur l'Europe paraît aujourd'hui s'apaiser; la France fait rentrer ses flottes dans ses ports et renvoie ses soldats à leurs foyers; la Reine d'Angleterre exprime, en même temps, devant le parlement réuni, l'espoir de conserver avec toutes les puissances les relations amicales qui existent à présent. L'opinion publique salue une ère nouvelle de paix et de prospérité que les arts viendront illustrer et que la religion bénira.

Aujourd'hui que cette guerre est terminée, nous regrettons de ne pouvoir citer tous les traits de dévouement, tous les actes de pieux courage auxquels elle a donné naissance; les journaux les enrégistent comme un témoignage nouveau des sentiments religieux qui animent l'armée française et qui avaient paru d'une manière si éclatante dans les champs de la Crimée.

Tous ces brillants triomphes ne doivent pas faire perdre de vue des œuvres non moins grandes et que l'histoire rappellera, car elles préparent des conquêtes nouvelles pour le catholicisme et pour la civilisation.

Vous connaissez tous le traité qui a suivi la guerre étrange que les armées alliées de la France et de l'Angleterre ont faite au Céleste-Empire; un traité, par lequel se trouvent protégées les missions de l'Orient a été la suite de ces triomphes. Dans les mêmes régions, les armées catholiques de la France et de l'Espagne tentent d'ouvrir la Cochinchine aux Européens et de gagner pour les religieux de l'Eglise annamite la sainte liberté de la prédication.

Puisque nous en sommes venus à parler de ces régions lointaines, qu'il nous soit permis de consacrer les dernières lignes de notre *Chronique* à un pieux prélat, dont vous avez dû lire les attachants récits dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, et qui est mort il y a quelques mois à peine, après 25 ans du plus admirable apostolat.

Mgr. Retord, Evêque d'Acanthe et vicaire apostolique du Tong-King occidental, était, en effet, arrivé

en 1832 dans la province ecclésiastique à l'administration de laquelle il devait être appelé 8 ans plus tard. Raconter sa vie, ce serait faire le récit de tous les dévouements, de toutes les misères, de toutes les persécutions qui, dès 1839, ont ému de pitié le Souverain Pontife, et lui ont fait appeler sur les épreuves de l'Eglise annamite les plus ferventes prières de l'univers catholique.

Mgr. Retord, disait récemment un journal, est mort poursuivi et traqué dans les forêts par ses persécuteurs ; il est mort après avoir erré longtemps, sans autre nourriture que l'herbe des champs, sans autre breuvage que l'eau fangeuse de quelques rizières perdues dans les montagnes ; il est mort, vaincu non par les privations et les périls qui l'entouraient de toutes parts, mais terrassé par la maladie qui, en épuisant ses forces, vint le clouer sur le sol où il expira, éprouvant à la fois toutes les tortures d'un mal sans remède et toutes les angoisses d'une agonie solitaire.

L'ère des martyrs, ouverte il y a 18 siècles, n'est pas encore fermée ; ils portent devant le monde le témoignage de sang pour la vérité catholique.

Lecture sur la St. Barthelemi, par M. Louis

Pare, Membre du Cercle Littéraire, le

6 Avril 1858.

1

MESSIEURS,

Avant d'aborder le sujet sur lequel je dois avoir l'honneur de vous entretenir ce soir, il est bon de faire un peu d'histoire rétrospective, de relater les événements qui avaient précédé cette lamentable catastrophe de la St. Barthélemi, afin de démontrer que l'Eglise n'y prit aucune part ; que là comme partout, elle eut toujours en horreur l'effusion du sang, qu'elle ne peut être aucunement responsable des égarements d'une multitude excitée par les passions ; et qu'à l'exemple de son divin auteur, elle ne sait que prier pour ses persécuteurs, parce que trop souvent encore ils ignorent ce qu'ils font.

Les hérésies sont la preuve la plus invincible de la vérité de l'Evangile ; elles éprouvent l'Eglise sans jamais la ternir de leur souffle impur. Elles sont en un sens, nécessaires à sa gloire, car elles sont, une nécessité de plus pour les ministres du Seigneur, de conserver intact et avec une sainte jalousie, le précieux dépôt de la foi. Il est vrai que vers l'époque où Luther prêcha sa prétendue réforme, les troubles politiques qui avaient bouleversé et fait trembler l'Europe sur sa base, avaient également introduit quelques abus dans la discipline ecclésiastique. Luther, au lieu de se borner à faire des représentations justes et fondées, envenima le mal par des procédés inspirés par l'orgueil. On sait que le motif qui l'anima fut l'irritation qu'il éprouva en voyant la prédication des indulgences confiée à un ordre religieux, autre que celui dont il faisait lui-même partie. Une fois engagé dans cette malheureuse voie, il ne sut plus reculer.

Il attaqua donc d'abord la doctrine même des indulgences, puis bientôt après, les autres dogmes de

la foi qu'il nia tous successivement. Enfin il se fit l'auteur d'un système de foi, lequel consiste à autoriser chacun individuellement à se créer une religion par la simple lecture de la Bible, interprétée selon ses caprices personnels et variables ; ce système favorable à l'orgueil et à tous les caprices des passions, se répandit dans le sein des masses ignorantes et corrompues. Parmi les grands, et même parmi les princes s'empressèrent d'embrasser une religion, qui leur permettait le pillage de toutes les institutions religieuses, la confiscation des biens temporels de l'église pour satisfaire leur vanité, leurs débauches, leur concupiscence ; aussi, forts de ce droit que leur offrait le nouvel apôtre, ce novateur traître à la religion, et coupable d'une triple félonie, ils firent main basse sur tous les biens ecclésiastiques, brûlèrent et démolirent les églises et les monastères enrichis de dotations pour les pauvres et les malheureux. Bientôt poussant à bout les conséquences de l'épouvantable logique de Luther, et de ses lois écrites en lettres de feu et de sang, ils massacrèrent les prêtres et les religieuses, brisèrent les croix et les images, pillèrent les vases sacrés, en un mot, commirent partout les plus affreux sacrilèges, et afin d'arrêter les réclamations du peuple catholique, Luther et ses disciples convinrent d'accuser notre sainte religion de stupidité et d'idolâtrie.

Là-dessus, ils déclarèrent les orthodoxes hors la loi, incapables de succéder, d'acquiescer, de tester, d'exercer la moindre fonction sociale, ils leur refusèrent même le droit de citoyens. Le parti réformiste ne s'arrêta pas là ; il se porta à des excès bien plus déplorable encore, il refusa l'eau, l'air et le feu à ceux qui, catholiques la veille, ne se trouvaient pas suffisamment convertis à la religion de Luther le lendemain. L'histoire fait mention de la courageuse résistance des infortunés Dalécarliens, qui, traqués au fond de leurs mines, versèrent leur sang pour demeurer fidèles à la vieille foi de leurs ancêtres. Les apôtres protestants, et notamment Luther, applaudirent par leurs discours et leurs écrits au massacre de ces malheureux. Non contents d'exercer dans leurs pays cette étrange manière d'apostolat, ces convertisseurs d'une nouvelle espèce, étendirent chez leurs voisins leur zèle déprédateur, libertin, et incendiaire.

Telle fut la religion de Luther, cette religion que l'on voulait imposer à la France, œuvre des passions humaines ; œuvre de pillage et de violence.

Depuis la révolte de Luther qui eut lieu sous le règne de François Ier, jusqu'à l'avènement de François II au trône, le protestantisme s'était déjà signalé sur le territoire français, par le siège de St. Quentin, où l'armée française, sous les ordres du vieux Connétable Anne de Montmorency, fut entièrement détruite par l'armée protestante, commandée par l'Amiral de Coligny. Ici, comme partout ailleurs, le clergé de St. Quentin fit preuve d'un dévouement sans bornes : il aima mieux abandonner la jouissance de ses bénéfices, que demeurer dans une ville où l'armée ennemie lui imposait, (comme condition libérale et généreuse, suivant elle,) de ne pas prier Dieu publiquement pour le bonheur de son pays.

Henri II, plus sincèrement attaché à la religion que François Ier, parut s'inquiéter un instant de l'influence qu'exerçaient déjà les protestants ; il voulut par des édits, les retenir dans de justes bornes, mais il était trop tard. Enhardis par la faveur d'un parlement dans lequel ils comptaient déjà de nombreux partisans, ils n'en devinrent que plus audacieux. Plu-

sieurs autres édits sévères que ce même roi publia contre eux furent loin d'arrêter la propagande inquisite et tracassière des sectaires.

Henri II descendant de bonne heure dans la tombe, laissa pour son successeur, l'aîné de ses fils, François. Ce dernier ne régna que dix huit mois ; et pendant ce laps de temps, une réaction contre le trône se manifesta à la faveur des troubles suscités par le protestantisme. On se crut un instant transporté à l'époque de la funeste rivalité des Bourguignons et des Armagnacs, dont on avait perdu depuis longtemps le souvenir. Dès ce moment, chaque parti voulant reconquérir ses anciennes prérogatives, s'appuya sur les masses, et fit réentendre partout des principes propres à émouvoir et à remuer les consciences.

Au milieu de ces deux grands partis rangés sous des bannières si différentes, se trouvaient placés, un roi, enfant valétudinaire et promis de bonne heure à la tombe ; et une femme, Catherine de Médicis, à la fois cruelle et artificieuse, vouée à une politique envenimée, sans grandeur et sans conviction.

Quatre grands partis se disputaient le pouvoir. Celui des princes Lorrains, le Cardinal et le Duc de Guise, celui des princes de Bourbon, celui de Catherine de Médicis, et enfin celui du vieux Connétable, Anne de Montmorency. Les Guises, grands en influence et en autorité, à cause de leurs services récents, s'unirent à la Reine, et pour faire ressortir d'avantage la dignité de leur cause, tous n'eurent qu'une voix pour se proclamer de la manière la plus énergique les appuis et les défenseurs de la Religion Catholique. Antoine, roi de Navarre et Louis de Condé, de leur côté, s'associaient aux protestants et à l'Amiral de Coligny, le chef politique de cette secte.

Voilà, Messieurs, les quatre grands partis fondus en deux et organisés. En face l'un de l'autre, ils sont prêts à faire valoir leurs prétentions. Ils n'attendent qu'un signal pour courir aux armes, qu'une étincelle pour propager l'incendie.

Il nous reste à faire connaître le personnage qui en donna le signal, et à examiner les mouvements des deux factions, dont chacune fut souillée par les scènes les plus déplorables qui aient jamais ensanglanté le répertoire des passions humaines.

Les réformistes rêvant au chimérique établissement d'une république, conspirèrent pour s'emparer du trône et mettre à mort les Guises. Un homme d'une audace jusqu'alors sans exemple, et possédant toutes les qualités qui caractérisent un bandit, fut le chef de cette conjuration.

Ce forcené, du nom de Barri de la Renaudie, rassembla tous les conjurés à Nantes, (1560) et là tous s'engagèrent par serment à commencer leur grande entreprise, en réclamant la liberté de conscience. Le but de ces fanatiques n'était pas tant d'obtenir le libre exercice de leur culte, que de détruire l'Eglise toute entière ; et ce mot magique de *Réforme* inscrit sur leur drapeau devait facilement le faire prévoir aux catholiques.

Les Guises qui suivaient d'un œil exercé et vigilant la marche de l'ennemi, firent échouer cet infâme projet. Loin de se décourager de cet échec, les protestants n'en revinrent à la charge qu'avec plus d'acharnement. Déjà Barri de la Renaudie, à la tête de ses conspirateurs, marchait en armes sur Amboise ; mais surpris par les Guises dans une embuscade, ils périrent presque tous, les armes à la main. Condé échappé à la mort, pallia les motifs de sa conduite à force d'audace ; mais une fois hors de danger, il abjura publiquement le catholicisme.

La conjuration d'Amboise qui avait eu pour but principal d'envelopper dans un massacre général tous les Guises, ne fit qu'accroître la puissance et l'autorité de ces derniers.

Aussi, sachant que les catholiques ne leur feraient jamais défaut, ils accordèrent à la requête de Coligny, et par indulgence pour les protestants, la convocation d'un Concile National, et enfin celle des Etats Généraux. Coligny assistant en personne à ces assemblées, se déclara avec une effronterie digne de sa cause, le chef des protestants. "La requête que je présente, dit-il, pour mes coreligionnaires, sera bientôt signée par dix mille personnes." Ces paroles prononcées avec jactance et ostentation, lui attirèrent cette réponse du Duc de Guise : "Eh bien ! j'en présenterai une autre que cent mille hommes, dont je suis le chef, signeront de leur sang."

François II mourut le 5 Décembre 1560, et laissa son frère Charles IX, héritier du trône. Catherine de Médicis profita de la jeunesse de ce prince pour s'emparer de l'autorité. Elle sut à force de stratagèmes, ménager les deux partis entre lesquels elle se trouvait placée, et se servit tantôt de l'un, tantôt de l'autre, selon qu'ils étaient plus ou moins bien disposés à favoriser ses projets d'ambition.

Malheureusement, la haine implacable que se portaient mutuellement la ligue des catholiques et celle des protestants, n'offrait que trop de chances à cette politique adroite, mais détestable et immorale, qui avait indifféremment recours à la vérité et au mensonge. D'ailleurs qu'importait à la Reine, le drapeau sous lequel elle se rangeait, puisqu'elle se réservait de lui demeurer fidèle selon ses intérêts !

Sur ces entrefaites, Catherine se rapprocha insensiblement du parti protestant ; et la convocation des Etats Généraux à Orléans fut loin d'apporter un remède à la profonde misère qui désolait la France, et aux discordes religieuses. Antoine de Bourbon, chef des Huguenots, promu à la première dignité du royaume, écarta les Guises du pouvoir. Néanmoins, le Grand Chancelier, par une politique moins adroite que celle de la reine-mère, et suspecte à tous les partis, crut apaiser cette excitation des esprits en ouvrant à Poissy des conférences où les docteurs des deux religions viendraient débattre leurs croyances. Théodore de Bèze, fameux chef spirituel des Calvinistes, figura dans cette assemblée, où aux prises avec le Cardinal de Tourmon, il ne put tenir un seul instant devant la logique de ce dernier et les arguments qui le pressaient de toutes parts. Malgré la mauvaise foi dont les protestants usèrent dans cette occasion, le roi de Navarre finit par ouvrir les yeux à la lumière et se détacha de la secte. Le parlement rendit alors un édit sévère qui défendait aux Huguenots toute espèce d'assemblée ; mais qui ne fut jamais mis en force, grâce à la faveur des complices avoués ou secrets que les Calvinistes comptaient jusque sur les marches du trône. L'astucieuse Catherine cherchant depuis longtemps à affaiblir les Guises, se fit un aide des protestants en leur accordant le même degré de liberté qu'aux catholiques. Cette conduite de la Reine, et surtout cette concession fut loin d'étouffer les rivalités.

Cependant au milieu de ces troubles et de ces bouleversements, le jeune Charles IX grandissait. De tous les princes du sang des Valois, il se distinguait par son intelligence, ses talents précoces et son énergie. Mais Catherine dont la sombre politique peut lui mériter, à juste titre, le nom de *Jésabel*, s'effraya des heureuses qualités de son fils, et pour demeurer investie

de l'autorité royale; cette cruelle marâtre n'hésita pas un seul instant à prendre les moyens de détruire les belles dispositions qu'il manifestait déjà. Pour mieux réussir, elle le confia à un aventurier corrompu, nommé Gondi qui malheureusement ne réussit que trop bien à arracher du cœur de cet enfant royal, les précieux germes de cette grande et généreuse pensée de devenir un bon roi, né pour le bonheur de la France.

Un événement imprévu ralluma la guerre civile. Le duc de Guise passant à Vassy, au moment où les protestants se livraient aux bouffonneries de leur culte dans un hangar, quelques valets du prince se prirent de querelle avec les religionnaires. Guise s'approcha pour faire cesser la rixe; mais en ce moment, une pierre lancée avec violence et à dessein, le blessa grièvement à la joue. A la vue du sang qui lui couvrait la figure, ses gens exaspérés ne connurent plus de borne à leur indignation, ils se jetèrent donc l'épée à la main sur les protestants et en tuèrent soixante à quatre-vingts.

Les Calvinistes, oubliant les maux qu'ils avaient causés aux Catholiques et ceux dont ils les menaçaient encore, prirent dès ce moment la résolution la plus prononcée de tirer une vengeance éclatante de ce qu'ils appelaient avec emphase le massacre de Vassy. Condé et Coligny organisèrent à cet effet le parti protestant pour la guerre civile; ils invoquèrent les secours des Luthériens d'Allemagne et de la reine d'Angleterre. Catherine se rangeant sous leur drapeau balança non-seulement la prépondérance catholique, mais fit pencher la balance en faveur de la réforme. (1562). Les Guise, qui n'avaient pas pour habitude de se laisser prévenir, s'unirent au connétable et au maréchal de St. André, et forts de l'appui des Catholiques, et de l'alliance de Philippe II, ils mirent leur partisans en état de faire tête à la tempête.

La première tentative que firent les protestants, fut de vouloir s'emparer de la personne du Roi; mais ils échouèrent dans leur projet. Alors ils se jetèrent sur Orléans et prirent successivement la Rochelle, Bourges, Angers, Blois, Grenoble et Lyon, et ces fanatiques foulant aux pieds l'honneur national et les intérêts de la France, livrèrent aux Anglais le port du Havre qu'elle put recouvrer un peu plus tard, grâce à l'habileté et à l'énergie de Guise, chef des Catholiques. Ces triomphes remportés par les réformés furent souillés par les scènes les plus indignes. Ecoutez Mezeray, historien non suspect, décrivant ces scènes d'horreur et de carnage :

“ Les Eglises furent pillées, les images abattues, les reliques brûlées et dispersées, les autels renversés, les saints mystères abandonnés aux plus horribles profanations, les prêtres et les religieux tourmentés et massacrés. Pendant le cours de ces malheureuses guerres vingt mille églises furent détruites. Dans la seule province du Dauphiné, les protestants égorgèrent 256 prêtres et 113 moines, ils brûlèrent 900 villes ou villages. Leur rage s'exerça même sur les morts, les cendres des martyrs et des confesseurs qui avaient les premiers allumé le flambeau de la foi dans les Gaules, furent exhumées et jetées aux vents. Le corps vénéré de St. François de Paule fut traîné dans les rues et brûlé dans un bucher avec le bois d'une croix; la chaise de St. Bonaventure, aussi illustre par sa haute science, que par sa piété, fut pillée et profanée, les reliques du saint jetées à la Saône. Le sinistre Baron des Adrets se signala par d'abominables cruautés, il monda du sang des catholiques, le

“ Dauphiné, le Lyonnais, le Languedoc, la Provence et d'autres contrées encore. Un jour à la suite de son dîner, il s'amusa par forme de divertissement, à voir sauter de la plateforme d'une tour élevée, sur la pointe de piqués placées en bas, les soldats de la garnison de Montbrisson qu'il avait tous condamnés à ce supplice: une fois après avoir fait égorger beaucoup de catholiques, il contraignit ses deux fils à se baigner dans leur sang. On pouvait connaître, dit-il lui-même dans ses mémoires, les lieux par où le protestantisme passait; car par les arbres et sur les chemins on en trouvait les enseignes.”

De pareilles abominations, de tels massacres, les outrages faits à Dieu et à ses saints frappaient les populations catholiques d'une horreur qu'ils ne surent pas toujours, malheureusement, contenir dans de justes bornes; ils oublièrent un instant qu'ils combattaient pour la religion d'un Dieu qui, au milieu de ces indicibles tourments et élevé sur l'arbre sacré de la croix, pria pour ses bourreaux.

Cependant les catholiques, pleins de confiance dans les destinées de la barque de Pierre qui avait un instant paru comme submergée, mais qu'ils voyaient avec bonheur reparaitre après la tempête, reprirent courage. Ils firent le siège de Rouen qu'ils emportèrent après trois assauts sanglants. Dans cette lutte le roi de Navarre perdit la vie, et le duc de Guise faillit tomber percé des coups d'un calviniste aposté par la Réforme. Guise se fit amener l'assassin devant lui, et lui adressa ces paroles d'un générosité héroïque: “ Je veux vous montrer combien la religion que je professe est plus douce que celle dont vous faites profession; la vôtre vous a conseillé de me tuer sans m'entendre, n'ayant reçu aucune offense de moi, et la mienne me commandé de vous pardonner, tout convaincu que je suis que vous avez voulu me donner la mort.”

Ce n'est pas le seul exemple où ce grand homme se montra si magnanime, si oublieux des pièges qu'on lui tendait sans cesse et des attentats contre sa vie. Mais ce trait est fort propre à faire juger de l'esprit qui animait les deux partis.

Le prince de Condé forcé d'évacuer la Normandie se replia sur Dreux avec son armée soutenue par un renfort de Luthériens, qu'il venait de recevoir d'Allemagne; l'armée royale commandée par le duc de Guise lui présenta la bataille, et la victoire resta aux catholiques. Condé tombé au pouvoir des vainqueurs ne reçut aucun mal; on le traita même avec égard, tandis qu'on achevait dans l'autre parti de faire expier à Jacques Lebon, une vie pleine de dévouement, et dont le seul tort était d'avoir combattu pour son Dieu et sa religion. Quoique Guise ne doutât pas de la haine implacable que Condé lui portait depuis longtemps; quoiqu'il n'ignorât même pas qu'il avait juré sa perte, cela ne l'empêcha pas, la nuit qui suivit cette victoire signalée, de partager son lit avec son prisonnier; celui-ci n'osa fermer l'œil, tandis que l'autre dormait à ses côtés d'un sommeil paisible. Le duc de Guise, parvenu par cette insigne victoire au plus haut degré des honneurs et de la popularité, était un obstacle aux projets d'ambition de la reine-mère. Celle-ci conçut alors le noir et infâme dessein de se défaire de ce grand homme, l'âme de la ligne catholique. Les Calvinistes s'offrirent à servir son ignoble jalousie, en se chargeant de la mission de l'assassiner: ce qui fut effectivement exécuté par un huguenot du nom de Méré, sur l'ordre de Coligny. (1563). Guise étendu sur sa couche funèbre, couronnant sa

vie par une mort chrétienne, pardonnait à ses ennemis, tandis que ces derniers en témoignaient une joie féroce, et que les ministres protestants comparaient le meurtrier à Judith, et la victime à Holoferne.

Catherine récompensa ses *bons et loyaux* Calvinistes, comme elle les nommait dans ces circonstances et toutes les fois qu'ils se soumettaient à ses caprices, en violant tous les articles du traité d'Amboise. Les protestants se voyant favorablement accueillis par la Cour, attendaient avec une vive impatience l'heure où ils seraient investis du pouvoir, se promettant bien d'en faire usage contre les catholiques, de traiter ceux-ci comme on l'avait fait en Angleterre et en Ecosse, en un mot d'avoir bon marché de la foi. C'était donc pour les orthodoxes un motif bien légitime de défendre par le glaive ce qui était menacé par le glaive et de repousser la violence par la force.

Catherine et Charles IX voulant s'assurer de l'état des esprits dans les provinces méridionales, entreprirent d'y faire un voyage. Pendant cette tournée royale ils eurent une entrevue avec le duc d'Albe, dont la mémoire restera toujours entachée des rigueurs qu'il exerça contre les Calvinistes. Les protestants alarmés de cette conférence essayèrent de s'emparer du Roi, mais la garde suisse qui l'escortait mit ces agresseurs en déroute. Charles IX, une fois sauvé et repassant en lui-même l'étendue du danger auquel il venait d'échapper, conçut un tel ressentiment de leur coupable tentative, qu'il résolut incontinent d'en tirer une vengeance atroce.

La guerre civile recommença ; les huguenots surprirent Orléans et y commirent d'affreux excès. De là, ils s'avancèrent jusqu'à St. Denis, où ils rencontrèrent l'armée royale. La victoire resta aux catholiques, mais elle fut chèrement payée ; la perte du vieux connétable Anne de Montmorency, trouvé au rang des morts, en fut le prix.

Catherine en apprenant la mort de cette grande existence, de celui dont tout le désir était de voir fuir devant lui les ennemis de son Dieu et de la France, en témoigna une grande joie. " J'ai, en ce jour, dit " la reine, deux grandes obligations au Ciel, l'une " que le connétable ait vengé le roi de ses ennemis, " l'autre que les ennemis du roi l'aient défait du connétable."

Les Calvinistes ne désespérèrent pourtant pas de se relever. En effet, le prince Palatin envoya alors à Condé mille cavaliers et six mille fantassins, et par cette faculté de pouvoir se recruter à l'étranger, les huguenots se remirent bientôt des pertes qu'ils essayaient à chaque instant ; ils imposèrent de nouveau à la France une paix qui ne dura que six mois et fut appelée pour cette raison la *paix boiteuse*.

La cour qui commençait à se faire à la tactique des protestants, voulut à l'exemple de ces derniers s'emparer de leurs chefs, Condé et Coligny ; mais l'insuccès de cette tentative ralluma cette guerre qui ne devait se terminer qu'après le massacre de la St. Barthélemy. Les Calvinistes approvisionnés d'hommes et de chevaux par le prince d'Orange et par l'Allemagne, enlevèrent la Rochelle et annoncèrent en principe " qu'il était loisible à tout individu de tuer un roi ou une reine qui résisterait à la réformation de l'Evangile." Ainsi, secourus de tous les ennemis du royaume, de l'Angleterre et de l'Allemagne, ils envahirent l'Aunis, la Saintonge et le Poitou, mais ils ne furent pas plus heureux qu'ailleurs, et Condé fait prisonnier dans une de ces batailles fut tué par les soldats.

Privé de cet appui, Coligny, homme d'un talent militaire incontestable, avait pu rassembler les débris dispersés de son armée. Il reçut encore d'Allemagne 12,000 hommes qui vinrent combattre à l'ombre de son drapeau. Ce renfort lui donnant une énergie toute nouvelle, et la rage et le désespoir décuplant ses forces, il se replia sur la Bourgogne, et fit trembler Paris. Il n'est pas possible de peindre ici les abominables excès dont ces hordes de brigands, soutenus par les ennemis de la France et du Catholicisme, souillèrent leurs victoires. Ce n'est pas sans une indicible horreur, qu'on peut voir dans les récits du temps les plus authentiques, l'histoire de ce qu'on appela les deux Michelades, massacres nocturnes, exécutés par les Calvinistes à Nîmes. Pour tout homme de cœur et d'honneur, ce n'est pas sans un profond sentiment de douleur et sans verser des larmes brûlantes, qu'il peut voir les massacres de la Roche Abeille, le puits de l'Evêché de Nîmes comblé des corps mutilés de deux cents catholiques, le Gard ensanglanté et roulant dans ces eaux les corps des catholiques égorgés à Orthez, enfin une foule de personnes distinguées assassinées à Pau.

Catherine impassible spectatrice de tous ces maux qui inondaient la France, et dont elle était la cause, voyait, le sourire sur les lèvres, l'accomplissement de son œuvre ; le triomphe de sa politique cauteleuse poindre à un horizon très-rapproché. Aussi pour assurer ce triomphe, elle profita de l'exaspération qu'avaient fait naître parmi les catholiques, ces insolences, ces oppressions, ces massacres à faire pleurer les anges, selon l'énergique expression de Shakspeare : *Such fantastic tricks, as to make the very angels weep.*

Songeant plus à ses intérêts politiques qu'à ceux de la foi, et ne sachant plus comment se défaire du parti protestant qui voulait traîner dans la boue la couronne de son fils, ou la placer sur une tête flétrie, elle conçut le détestable projet de rendre meurtre pour meurtre, trahison pour trahison, et pour parvenir à ce but elle employa tous les moyens que l'enfer mit à sa disposition. Elle affecta d'abord de condescendre aux prétentions des protestants, et pour mieux endormir leur vigilance, et abuser les chefs calvinistes, elle accorda la main de sa fille, Marguerite de Valois, à l'un d'eux, Henri de Béarn, connu plus tard sous le nom de Henri IV. Par ce mariage, les protestants triomphent insolemment à la face des Guises et du peuple catholique. Les autres chefs sont conviés à cette fastueuse fête et cette invitation fait sur eux l'effet d'un charme enchanteur. La protection apparente de la Cour les enivre, leur fait tourner la tête et finit par les faire tomber, sans qu'ils le soupçonnent, dans un sommeil léthargique.

La reine se rend auprès de Charles IX, elle lui rappelle les trahisons dont il a été l'objet, elle lui peint les dangers qui le menacent encore ; elle lui montre avec une emphase étudiée les champs de bataille, que les héroïques familles françaises pavèrent de leurs cadavres et dont le sang semble crier vengeance. Elle lui rappelle les outrages sanglants qu'a subi le culte national, l'arche sainte de la foi catholique. " Vous montrerez-vous moins brave, mon fils, que ces généreux ancêtres, qui, à l'exemple des martyrs, seraient encore prêts à crier aux persécuteurs : *rendez-nous notre Dieu.*" Ces paroles d'une mère pénétrant comme un poison subtil dans le cœur de Charles IX, n'y restèrent pas sans écho. Il acquiesça donc aux conseils perfides de Catherine, et d'une main tremblante, il signa les ordres de la Reine. Il veut revenir sur sa parole quelques instants après ;

mais il est trop tard, le massacre a commencé sur tous les points de Paris. Catherine, dont la politique est encore une énigme pour les générations modernes, a obtenu ce qu'elle désirait, elle est au comble du bonheur. Le jeune duc de Guise dont l'assassinat de son père lui avait toujours laissé un profond ressentiment de haine pour les assassins, et qui n'attendait qu'une occasion favorable pour le venger, dirige, de concert avec la reine, une poignée de fanatiques qui font main basse sur les Calvinistes. Coligny est égorgé et précipité dans la rue, une foule de protestants sont massacrés sans défense. Ces scènes d'horreur se renouvellent les jours suivants, toujours en vertu des premiers ordres du roi. Cette horrible boucherie ne se borna pas à la capitale, encore qu'il ne s'étendit pas au delà des villes où les Calvinistes avaient commis leurs excès. Le massacre fut grand à Meaux, à Orléans, à Lyon, à Toulouse, à Bourges et à Angers. Néanmoins grâce aux sages précautions d'un grand nombre de comtes et de la masse du clergé, une foule de malheureux furent soustraits à la fureur du peuple, et même beaucoup de provinces ne perdirent pas un seul homme.

Voilà, Messieurs, le drame tragique de la St. Barthélemy accompli, drame qui a eu tant de retentissement dans les écrits des protestants et des philosophes du XVIII^e siècle, et qui devait avoir son écho dans le Canada.

C'est ainsi que l'auteur anonyme d'un petit pamphlet sorti, dit-on, d'une presse canadienne et qui a la prétention d'être catholique, accusait là-dessus les catholiques d'intolérance et de fanatisme. C'est ainsi qu'après avoir substantiellement altéré les faits, travesti l'histoire, arrangé, ajouté, retranché, inventé même au besoin, comme il est de mode parmi ces sortes de personnages, c'est ainsi, dis-je, qu'après avoir mis en pratique la digne maxime de Voltaire : *mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose*, il représentait comme l'œuvre de la religion et de ses ministres le massacre du 24 août 1572.

Or, s'il est un fait avéré et hors de contestation, c'est que le massacre de la St. Barthélemy, fut avant tout un coup d'état, une œuvre de politique; que l'Eglise l'a constamment réprouvé et flétri, qu'aucun membre du clergé n'y prit part, et que l'astucieuse Catherine de Médicis, mère de Charles IX, chercha bien plus à se débarrasser d'un parti qui gênait et inquiétait chaque jour son gouvernement, qu'à procurer en aucune façon la gloire de Dieu.

Quoique l'Eglise et ses ministres n'aient aucun besoin de justification, quoiqu'il soit parfaitement superflu d'insister sur leur innocence à l'égard du fait en question, n'ayant jamais rien eu à démêler avec le meurtrier; cependant je m'efforcerais de le faire, ne voulant imiter en aucune manière certain *lecteur* qui après avoir épanché contre le catholicisme et ses prêtres, son cœur plein de fiel, en parlant naguère du *tribunal de l'inquisition*, (autre grand sujet à la mode,) s'est contenté de dire " tous les faits que j'avance " ne sont pas une invention, mais peuvent être prouvés par les écrivains les plus accrédités; " il croyait par là donner à ses récits un cachet d'authenticité, tout en se dispensant de nommer ses auteurs; il s'efforçait ainsi de payer de mots son auditoire, en s'abstenant de citer Voltaire et Rousseau, sources infectes auxquelles seuls il avait puisé, et comptant, à la faveur de cette réticence, éluder pour lui-même la juste condamnation portée, par tout ce qu'il y a d'hommes d'intelligence, contre ces deux philosophes, au sujet desquels le grand Napoléon disait : *Pour qu'ils*

les aient trouvés grands, il a fallu que leurs admirateurs aient été bien petits.

Certes, si la religion n'était pas là pour nous enseigner que du moment que l'homme cesse de s'abriter sous ses ailes, de s'appuyer sur la révélation, il flotte nécessairement au hasard, au moindre souffle, et que pour comble de malheur, Dieu l'abandonne à sa propre folie; on chercherait vainement comment il a pu se faire que des générations se soient agenouillées devant ces idoles philosophiques, et que l'on trouve encore en plein dix-neuvième siècle des hommes qui ont le courage de lire les froids sarcasmes et les déclamations calculées de Voltaire et de Rousseau.

Heureusement en Canada ce culte déshonorant ne trouve presque pas de partisans; et qui voudrait accepter le titre d'impie et se faire une gloire de l'être! Qui oserait encore se rendre les derniers échos de ceux qui, considérés simplement au point de vue philosophique, ont fourni à leurs contemporains des arguments méprisés aujourd'hui comme choses de rebut, et dont il ne reste de prouvé que la mauvaise foi, le mensonge et la turpitude!

Depuis trois siècles la haine des protestants, et plus tard celle des Voltairiens trouvèrent fort commode d'attaquer l'Eglise et ses ministres, en leur imputant des vengeances et des crimes que l'Eglise déteste et réprouve; en faisant peser sur la Religion et ses prêtres des accusations odieuses et des attentats auxquels ils demeurèrent absolument étrangers: en un mot, en leur faisant jouer sur la scène du monde, un rôle ou ridicule, ou barbare, ou ignoble. Mais tous ces faits sont tellement travostis et exagérés que l'on peut avec justice les taxer de mensonge.

II

Voyons si l'on peut en particulier rendre l'Eglise responsable du massacre de la St. Barthélemy.

Le grand Bossuet et Mgr. de Péréfixe dans son histoire d'Henri IV, ne trouvant pas d'expressions à la hauteur de leur sainte indignation, au sujet de ce massacre, ne rappellent qu'avec des sentiments d'exécration la journée du 24 août 1572. Or, ces deux illustres prélats d'accord avec tous les écrivains catholiques, ne faisaient qu'exprimer dans leurs écrits, la divine morale de l'Eglise qui, bien loin d'avoir jamais pu exécuter ou même approuver ces œuvres de violence, a toujours été et sera toujours la première à les flétrir et à les stigmatiser. Et pourtant telle est la haine aveugle des ennemis du catholicisme, qu'à tout prix ils veulent mettre sur son compte ce drame abominable qui est manifestement en opposition avec tous ses principes. Mais quelles preuves feront-ils valoir? Aucune. Mille fois on a fait appel à leur loyauté pour que du moins ils voient et apprécient cet événement tel qu'il doit être jugé au flambeau d'une saine critique, tel qu'il est consigné dans tous les monuments historiques de l'époque; mais toujours l'esprit de parti a fait la sourde oreille à cet appel. Que dis-je, pour passionner un public déjà prévenu contre le catholicisme, d'ardents réformés, au cœur plein de fiel, et plus amis du scandale que de la vérité sont allés jusqu'à faire jouer sur le théâtre une tragédie des *Huguenots*. Les personnages de cette pièce étaient des prêtres et des moines; on faisait ébiter aux acteurs des maximes exécrables qui ne furent jamais, ils le savent bien, dans aucune bouche sacerdotale, mais que l'on aurait facilement retrouvées dans le cœur corrompu et envenimé des auteurs de cette indigne composition, car la bouche

parle de l'abondance du cœur. Plus loin, ajoutant le cynisme aux sarcasmes et à la bouffonnerie, on faisait paraître un acteur revêtu d'ornements sacerdotaux, (probablement volés aux églises catholiques); on produisait enfin le cardinal de Lorraine comme bénissant les poignards des catholiques. Malheureusement les auteurs n'y avaient pas regardé d'assez près, car au moment supposé, ce cardinal était à Rome pour l'élection du pape Grégoire XIII, successeur de St. Pie V, qui venait de mourir.

D'ailleurs, je vous le demande, Messieurs, un homme de bonne foi, la main sur la conscience, peut-il croire raisonnablement que la Religion et ses ministres aient été pour quelque chose dans le drame sanglant de la St. Barthélemi, lorsque tous les monuments historiques, tous les écrits du temps attestent que cette sanglante exécution fut le fait de la politique de la reine-mère: qu'elle fut le fait du ressentiment de Guise le Balafre, qui, depuis longtemps cherchait l'occasion de se révéler par de terribles représailles, et de venger l'assassinat de son père? N'est-ce pas par un abus de son autorité de mère, que Catherine profitant de la faiblesse de son fils, l'engagea à signer l'ordre impitoyable d'immoler tous les Calvinistes de France, qu'elle lui représentait comme autant de conspirateurs et d'ennemis de sa couronne? Pourquoi donc faire intervenir ici la Religion, lorsqu'elle n'y figure nulle part, et que le motif politique qui seul le provoqua, est un fait prouvé et constant?

Charles IX, écrivant à Schombert son ambassadeur à Vienné, lui raconte les terribles effets de sa grande colère et termine sa lettre par ces mots: "Je n'ai pu les supporter plus longtemps."

Et comme le fait observer Bergier, "l'entreprise formée par les Calvinistes d'enlever deux rois, plusieurs villes soustraites à l'obéissance, des sièges soutenus, des troupes étrangères introduites dans le royaume, quatre batailles rangées livrées au souverain, n'étaient-ce pas des raisons assez puissantes, sans le motif religieux, pour irriter Charles, et pour lui faire envisager les Calvinistes comme des sujets rebelles et dignes de mort?"

Si la Religion, a dit Caveirac, n'y eut aucune part comme motif, elle y est bien moins entrée comme conseil. On ne voit en effet, ni cardinaux, ni évêques, ni prêtres admis dans ce funèbre divan."

L'historien Montfalcon dont le témoignage ne peut être suspect, car il a trop souvent excusé les forfaits des Calvinistes, affirme qu'il n'y a jamais eu aucun motif religieux. "Jamais, dit-il, la religion du Christ n'a commandé, ni approuvé le meurtre, parce que cette divine religion, qui sut dans tous les temps faire des martyrs, ne fit jamais des meurtriers: et le clergé fut entièrement étranger aux scènes de la St. Barthélemi."

M. de St. Victor, dans son tableau de Paris ne parle pas autrement.

Il a donc fallu que la masse des protestants ait été bien injuste, bien déloyale et bien audacieuse pour calomnier les ministres de la religion, au point de les désigner comme les moteurs et les instigateurs de ce massacre. J'ajouterai qu'elle a dû être bien ingrate, car si on ouvre l'histoire, on ne peut manquer d'y voir l'héroïque dévouement du clergé qui, dans cette circonstance, exposa même sa vie pour soustraire ses ennemis à la mort et à l'arrêt de proscription porté contre eux. En véritables ministres d'une religion toute de charité, les prêtres français au lieu de laisser

les catholiques tirer vengeance des vexations et des excès de tout genre qu'ils supportaient depuis si longtemps, arrêterent les bras d'une populace irritée, et fournirent des asiles aux proscrits, dans leurs domiciles, dans les monastères, dans les hôpitaux, etc.

"Qui ne sait, a dit Mesnard, (Annales politiques) qu'à diverses reprises, dans les villes où les huguenots s'étaient livrés de sang froid aux massacres des catholiques, le clergé ne négligea rien pour sauver les calvinistes. Ainsi à Nîmes, à Toulouse, à Lisieux, à Bordeaux, une foule immense de protestants durent leur salut aux Evêques et au Clergé en général."

L'histoire est donc là encore une fois pour nous démontrer que, pleins de sollicitude pour leurs brebis, mais surtout pour celles qui sont égarées, les ministres d'un Dieu de paix ne figurèrent jamais autrement que comme les sauveurs des Calvinistes dans les scènes tragiques de la St. Barthélemi. Que s'ils n'ont pu empêcher une si grande effusion de sang, du moins ils ont travaillé à la diminuer, ils l'ont déplorée et en ont gémi.

Une chose échauffe principalement la bile et provoque le plus vif ressentiment chez nos adversaires; ce sont les réjouissances que le Souverain Pontife ordonna dans la capitale du monde chrétien, à la suite de ces journées de deuil.

Les protestants en bons logiciens, tirent de suite cette conclusion: Donc l'Eglise a approuvé la St. Barthélemi, puisqu'elle s'est réjouie.

Mais raisonnons autrement, et voyons quelles furent ces réjouissances, et à quelle occasion elles eurent lieu. D'abord si l'on est curieux de savoir ce que furent ces grandes réjouissances, le Dictionnaire Encyclopédique nous répondra que ce fut tout simplement une procession pour remercier le ciel d'avoir protégé les jours de Charles IX, en le faisant échapper à une grande conspiration. On peut voir ce motif exprimé dans les actes du Consistoire tenu à Rome à ce sujet.

En outre, il est constant que Charles IX écrivit à toutes les Cours, et principalement à celle de Rome, que sa vie, et sa couronne, avaient couru des dangers imminents. Il ne faisait dans cette lettre aucune mention du massacre. Que le roi dit vrai ou faux, ceci n'était nullement l'affaire du Souverain Pontife, et put-il faire mieux alors que de remercier la divine providence de ce que le monarque et la religion avaient été sauvés en France. Y a-t-il quelque chose de blâmable, de répréhensible dans cette conduite?

Ces fameuses réjouissances ordonnées alors par le Souverain Pontife à Rome étaient loin sans doute de ressembler aux illuminations et aux démonstrations de tout genre qui furent faites à Montréal à l'occasion de la prise de Sébastopol; et cependant, qui a jamais osé élever la voix pour nous en faire un crime? Y a-t-il quelqu'un qui, à la vue de nos réjouissances, ait tiré cette conclusion: Donc, vous triomphez de cette effusion de sang qui a eu lieu sur le territoire russe; puisque vous vous en réjouissez. Je ne le crois pas; car nous ne nous sommes point réjouis de l'effusion du sang; mais bien de la cessation du péril qu'il y avait pour toute la chrétienté dans ce grand différend.

L'écriture Sainte fait-elle, en aucune manière, un crime aux habitants de Béthulie de s'être réjouis en voyant arriver Judith avec la tête d'Holopherne? Non, évidemment non. Car ce peuple ne se réjouit point de l'acte en soi, mais bien de la cessation du péril.

Ainsi donc, d'après cette fameuse logique, si une armée de barbares était sur nos frontières, qu'on la

batist et qu'on tuât un grand nombre de ses soldats ; il ne nous serait pas permis de remercier le ciel ni de nous réjouir ; car nous serions censés approuver l'effusion du sang et non la cessation du péril.

Mais achevons de ruiner cette banale objection en signalant son origine de fraîche date et la mauvaise foi qui a présidé à sa rédaction.

Le célèbre jurisconsulte Faur de Pibrac publia en 1574 l'*Apologie de la St. Barthélemi*. Cet ouvrage semblait être de nature à révolter les Calvinistes et les protestants en général ; cependant, pas un seul n'ouvrit la bouche pour réclamer ; pas un seul ne s'inscrivit en faux contre les faits allégués dans cet écrit. Comment donc est-il arrivé dans ces derniers temps que la St. Barthélemi soit devenue le refrain banal et la complainte ordinaire des ennemis de la religion de nos pères. Voltaire, d'Alembert, et tous les philosophes du XVIII^e siècle, à l'imagination poétique et vivement impressionnable, crurent trouver dans cette fatale journée une belle matière à leurs diatribes, et tous les protestants, de battre des mains, d'applaudir et de se jeter sur cette découverte comme s'ils eussent eu une mine d'or à exploiter. Malheureusement ces déclamateurs ont falsifié l'histoire, altéré la vérité des faits, dissimulé et les motifs et la plupart des circonstances atténuantes de ce lamentable attentat. Ainsi, ils n'ont garde de dire à quel point un parti remuant et audacieux ne cessa de fatiguer la patience du roi par des attentats inouïs contre sa personne et son trône. Ils ne disent pas que les protestants s'étaient rendus redoutables à la cour, et n'avaient pas craint de dire au Roi par la bouche de Coligny : *faites la guerre aux Espagnols, ou nous serons contraints de vous la faire*. Ils ne disent pas que par leurs incessantes révoltes et leurs brigandages, ils avaient exaspéré le peuple, et lassé la patience des parlements. Ces volontaires contempteurs de la vérité se sont bien donné de garde de dire que les protestants avaient été les oppresseurs et les fléaux des contrées catholiques ; qu'ils s'étaient portés nombre de fois, en diverses localités à des massacres et à toutes sortes d'atrocités. Ils ne rappellent pas le siège de St. Quentin ; la noire conjuration de Barri de la Renaudie contre les Guises ; ils oublient que le protestantisme a promené le fer et le feu sur la société catholique et a été partout la cause des plus affreuses calamités. Ils se donnent bien de garde de dire que les Calvinistes ont livré à la flamme et au glaive des populations entières sous le simple soupçon d'être demeurées fidèles à la vieille foi ; que l'Allemagne et l'Italie furent inondées de sang par ces hordes féroces. Que partout les protestants avaient profané et pillé les églises, jeté la cendre des saints au vent ; souillé les reliques, et livré les prêtres, les religieux et les religieuses à tous les genres d'outrages et d'infamie. Ils ne disent pas un seul mot des cruelles persécutions par eux exercées contre les catholiques d'Angleterre et d'Irlande, des assassinats multipliés en Ecosse, de leurs sanglantes guerres en Suisse et de leurs 100 années de discordes atroces en France.

Au reste nos philosophes ne se sont pas contentés d'imputer calomnieusement à l'Eglise et à ses ministres le fait de la St. Barthélemi, ils ont de plus surchargé outre mesure le tableau qu'ils en ont tracé, en exagérant étrangement et en grossissant du côté des catholiques le nombre des meurtriers, et du côté des protestants celui des victimes. C'est ainsi que ces déclamateurs à la tête chaude et malade, ont voulu faire croire que toute la population catholique d'une

quinzaine de villes aurait mis à exécution les ordres de Charles IX. Les Calvinistes auraient voulu même persuader que Lyon se serait baigné dans le sang des protestants. Mais l'histoire est là pour nous dire, que ni Mandelot, gouverneur de Lyon, ni la bourgeoisie Lyonnaise ne participèrent point aux exécutions ; tous refusèrent leur concours.

“Sire, écrivait au Roi le Gouverneur, j'ai communiqué aux autorités de la ville les ordres de votre Majesté ; partout j'ai trouvé des sujets fidèles, mais pas un bourreau.”

L'historien de Thou, l'écho et le flatteur du protestantisme, assure que le bourreau refusa son ministère à une telle boucherie et qu'on finit par s'adresser à la milice urbaine qui, au défaut des bourreaux et des soldats accepta l'ordre de massacrer des concitoyens. De quels individus était composée cette milice ? M. Péricaud dans son annuaire de Lyon, nous dit que “c'était un ramassis de Florentins, de Génois, de Lucquois, d'hommes sans aveu ou étrangers au pays.” Ce qu'il dit de Lyon peut s'appliquer également à toutes les autres villes. Les exécuteurs furent donc pris dans la lie du peuple, et par conséquent la masse des populations catholiques demeura étrangère à ces sanglantes exécutions.

Du reste, il faut observer qu'à la faveur de ses ordres sanguinaires, bien des gens de tous les partis satisfirent alors des vengeances particulières ; et, comme dit Beraud Bercastel, tout homme vindicatif profitait de l'occasion pour immoler son ennemi ; que si l'on retranche de la masse ces crimes privés, combien y a-t-il eu de victimes protestantes ? (car il y eut aussi des victimes parmi les catholiques.) Sur cette question, la mauvaise foi des Calvinistes perce encore visiblement. Si vous en croyez certains écrivains de la Réforme, les Calvinistes y auraient été massacrés par centaines de milliers. Pourtant d'autres historiens du parti, un peu plus modérés, ont réduit le nombre à dix mille pour toute la France, et c'est encore trop : il semble que l'on devrait s'en tenir au martyrologe protestant ; et cela pour une raison bien simple. Le protestantisme, cherchant depuis longtemps l'occasion de paraître une fois en état de victime pour avoir des martyrs, on doit présumer que jaloux d'en multiplier le nombre, il n'aura pas négligé de grossir son catalogue, en y inscrivant les noms de toutes les victimes. Or, après quatorze années de recherches minutieuses, le martyrologe protestant publié en 1584, accuse à Paris en bloc, 1000 morts, puis en détail il n'en compte que 468 et n'en nomme que 152 : à Meaux, il en accuse 37 ; à Lyon, il veut qu'il y en ait eu 1850, mais il n'en nomme que 156 ; à Bourges, il en accuse 23 ; à la Charité-sur-Loire, il en compte 20 et en nomme 10 ; à Saumur et à Angers il en accuse 26 et en nomme 8 ; à Romans, il en accuse 7 ; à Rouen, il donne en général le chiffre de 600 ; mais il n'en nomme que 212 ; à Toulouse, il dit qu'il y en a eu 306 et à Bordeaux 274, et cependant il ne peut en nommer que 7. Il résulte donc de cette énumération que le nombre des protestants tués, présentés en masse dans ce martyrologe, serait de 6,188, mais quand il en vient au détail, il n'en désigne que 786. Ce chiffre vous paraît-il au-dessous de la réalité, ou seulement approximatif ; doublez-le, triplez-le même si vous le voulez, et vous serez encore bien loin des exagérations des auteurs à l'esprit exalté et dont le jugement a trop de condescendance pour l'imagination.

Ce chiffre ainsi triplé n'équivaudra non plus jamais aux massacres commis par les Calvinistes sur

les catholiques du Midi. Et sous le rapport de l'atrocité, la St. Barthélemi le cédera toujours à la Michelade ou aux assassinats de Nîmes.

Ainsi, de quelque côté que l'on examine ce fait, d'ailleurs si déplorable, la bonne foie des ennemis du catholicisme est évidemment en défaut ; et surtout lorsqu'ils veulent faire retomber sur notre sainte religion et ses ministres, tout l'odieux de cette fatale journée. Vous l'avez vu, ni le pape, ni les évêques, ni aucun membre connu du clergé français, n'ont figuré dans les scènes tragiques de la St. Barthélemi. L'histoire est là pour vous dire que, loin d'être les moteurs, les conseillers ou les approbateurs des meurtriers qui étaient, à leurs yeux, autant de crimes abominables, condamnés par tous les principes du catholicisme, ces pasteurs au cœur généreux ont tout fait pour prévenir, pour arrêter l'effusion du sang, déplorant des excès qu'ils ne pouvaient empêcher.

La Religion donc, n'est pour rien dans ces sanglantes exécutions, et aucun historien *contemporain*, ne craignons pas de le répéter, n'attribue aux auteurs de cette horrible journée un motif religieux. C'est donc un outrage gratuitement fait, dans ces derniers temps à la religion de nos pères, d'avoir voulu la mettre ici en cause. Comme vous avez pu le voir, Messieurs, par le récit des événements que nous avons eû l'honneur de mettre sous vos yeux, notre but n'a pas été d'*absoudre le meurtre*, ni de nous faire les apologistes des meurtriers ; en fait de massacre, jamais nous n'excuserons rien, et ceux de la St. Barthélemi sont aussi horribles, aussi inexcusables à nos yeux qu'aux yeux des protestants ; mais plus le désastre est ici horrible, plus les amis de l'humanité doivent s'efforcer de le réduire à ses justes proportions. Plût à Dieu qu'on eût apporté plus d'impartialité et de bonne foi, comme aussi plus d'étude, dans l'examen de cet événement lamentable de l'histoire de France ! D'une part, on eût rendu justice au catholicisme ; d'autre part, réduisant le fait à sa plus simple impression, il eût paru à tout le monde, sans doute, très-malheureux, mais jamais il n'eût été le sujet d'une objection sérieuse contre la sainteté de l'Eglise Romaine. Pour nous, notre unique dessein a été de rétablir avec l'histoire à la main, la vérité des faits, puissions-nous Messieurs dans cette tentative, n'avoir pas été indignes de votre attention.

DISCOURS

Sur l'Autorité dans l'Éducation, prononcé par le R. P. Gravouille, S. J., à la Distribution des Prix du Collège Ste. Marie, le 12 Juillet 1859.

Parmi les questions qui ont préoccupé de tout temps et préoccupent encore les esprits sérieux, amis du bonheur de leurs semblables, il en est une qui paraît avoir été l'objet de leurs préoccupations spéciales. S'agit-il d'établir une société sur des bases larges et solides, les fondateurs la posent comme pierre angulaire de l'édifice qu'ils construisent ; elle est en tête du plan que le génie trace d'une république parfaite ; le dernier des législateurs en fait de son code l'article le plus important ; et lorsqu'une société jeune encore, mais pleine d'énergie, aspire activement au progrès et à la maturité de l'âge viril, elle est la grande, presque l'unique force que mettent en jeu les hommes éclairés qui dirigent le mouvement. Cette chose si importante, ou du moins jugée telle

par nos devanciers, c'est, Messieurs, vous l'avez reconnue, l'éducation de l'enfance et de la jeunesse.

L'éducation de l'enfance et de la jeunesse, œuvre si modeste et si humble, et qui cependant a attiré l'attention, mérité les soins des plus grands génies ; œuvre si naturelle et si simple en apparence, et sur laquelle cependant on a tant écrit, tant parlé, sans toutefois épuiser la matière ; œuvre si facile pour des regards qui s'en tiennent à la surface, et cependant si pleine de sollicitudes pour ceux qui s'en occupent sérieusement ; l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, œuvre qui, comme toutes les grandes choses, sous des dehors sans éclat, renferme des trésors de gloire et de bonheur ; l'éducation de l'enfance et de la jeunesse enfin, œuvre des premiers jours et des premières années, qui renferme en elle-même le secret de l'avenir des individus et des sociétés.

Appelé à clore par ce discours une année consacrée à cette œuvre de l'éducation, en présence des chers enfants, à qui nous avons essayé d'apprendre pratiquement ce que c'est ; en présence de ceux qui, nous ayant confié ce qu'ils ont de plus cher, ont un si grand intérêt à savoir si nous l'accomplissons avec intelligence ; en présence des hommes sérieux et dévoués à leur pays, qui s'intéressent si vivement à tout ce qui peut contribuer à sa prospérité ; sous le regard et la haute protection du premier pasteur de ce beau diocèse, qui entoure de ses soins paternels les institutions et les hommes consacrés à élever la jeunesse ; j'ai senti le besoin d'appuyer ma faiblesse sur la puissance d'un sujet intéressant pour tous, et voilà pourquoi j'ai choisi ce sujet si plein d'intérêt : l'éducation. Mais parce que ce sujet renferme des horizons sans fin, j'ai dû me circonscrire dans un cercle que je puisse parcourir assez vite pour ne pas vous être à charge ; j'ai donc fixé mon choix à un point qui me paraît de la plus haute importance dans cette œuvre où tout est important : à l'autorité dans l'éducation.

Et je résume toute la pensée de ce discours dans cette proposition :

L'Autorité est nécessaire à l'Œuvre de l'Éducation.

Deux qualités surtout me paraissent essentielles à toute bonne éducation : pour être telle, il faut qu'elle se fasse avec puissance et avec amour ; avec puissance à cause des grands résultats qu'elle doit obtenir ; avec amour pour les obtenir plus faciles et plus complets ; puissance et amour qui se combinent sans se gêner ; qui agissent de concert, en s'inspirant et se soutenant mutuellement ; qui se complètent l'une l'autre, et produisent par une action commune le chef-d'œuvre de l'ordre physique et de l'ordre moral, l'humanité élevée jusqu'à la ressemblance de son auteur. Or à ce double titre, l'éducation réclame l'exercice de l'autorité ; tel est le double point de vue que j'essaierai de mettre en lumière en ce moment.

I. L'autorité ! Je ne sais pourquoi ce mot choque toujours un peu nos oreilles et produit sur nos cœurs un léger frémissement, qui ressemble à une antipathie. Serait-ce parce que nous avons tous au fond de notre nature déchu un levain de cette indépendance qu'une trop fameuse révolte nous légua en héritage ? Serait-ce encore parce que le siècle où nous vivons, l'atmosphère que nous respirons étant saturés de l'esprit qui enfante les révolutions, nous en avons à notre insu subi les puissantes influences ? Ah ! sans doute, ces raisons sont bien pour quelque chose dans nos secrètes répugnances à l'égard de l'autorité ; mais il en est une autre qui me paraît non moins puissante pour les produire en nous. C'est que nous ne comprenons pas assez ce mot, et nous comprenons encore moins

la chose que ce mot signifie. L'autorité nous apparaît toujours comme sous les traits effrayants d'un dictateur entouré de ses gardes, de ses lieutenants qui, la hache d'une main, un lacet de l'autre, n'attendent qu'un signe du tyran pour mettre à mort l'infortuné qui aura le malheur de lui déplaire; ou bien comme une puissance jalouse de nos droits et de nos prérogatives, toujours vigilante, toujours tendue pour empêcher la libre expansion de nos facultés. Oh! sans doute, sous ces dehors l'autorité est une chose repoussante, digne de tous nos mépris, de toute notre haine; mais grâce à Dieu! ce n'est point là l'autorité; c'est la tyrannie, c'est l'aveugle despotisme, et rien n'est plus éloigné de la véritable autorité que ces odieuses parodies.

L'autorité, c'est Dieu créant l'homme libre, lui ordonnant de croître et de se multiplier dans son être, comme il lui ordonne de croître et de se multiplier dans son espèce; c'est Dieu imposant à l'homme des lois qui ne tendent qu'à son perfectionnement, et dont l'observation pour mériter l'éloge et la récompense, devra avant tout être volontaire et libre.

L'autorité, c'est le père, c'est la mère dans la famille, concourant avec Dieu à la production du genre humain, travaillant au développement du fruit de leurs douleurs, le mettant à l'abri de toutes les influences funestes qui pourraient l'altérer.

L'autorité dans sa personification véritable, c'est un être qui en produit un autre, et qui pour le conduire à la pleine possession de lui-même et l'y maintenir, le tient sous sa défense et protection, et lui fournit tous les moyens de parvenir à un complet développement.

Qu'y a-t-il donc dans ces types de si révoltant pour notre nature? Pour moi je n'y aperçois rien que de doux et d'aimable comme tout ce qui fait du bien et ne fait que du bien. Mais en même temps je dis anathème, de toute la puissance de mon âme, à tous ces types faux et criminels, qui, en usurpant un nom sacré, nous ont appris à haïr la chose, si bonne pourtant, que ce nom signifie. En présence des types véritables dont je viens d'esquisser les principaux traits, je définirai l'autorité: le droit que la création ou la production d'un être par un autre, donne à celui-ci de conduire le premier, par des actes libres, à la plus haute perfection dont il est susceptible.

J'ai dit que l'auteur doit conduire son œuvre par des actes libres, parce qu'en effet, là où la liberté disparaît, l'autorité n'existe plus. Mais pour conduire une volonté libre, la loi est nécessaire; la loi, action mystérieuse d'une volonté sur une autre volonté; qui, en laissant à celle-ci toute sa spontanéité, la lie cependant d'une obligation non moins mystérieuse. L'autorité donc emporte dans celui qui en est revêtu, le pouvoir d'imposer des lois, de commander à celui qui lui est soumis, et dans celui-ci, l'obligation rigoureuse d'observer ces lois, toutes les fois qu'elles n'exigeront pas de lui l'injustice.

J'avais besoin de ces notions un peu abstraites, pour fixer tout d'abord le sens de ce mot qui domine toute la question: l'autorité. Tout ce que je viens de dire peut se résumer en cette formule bien simple que je vous prie de retenir: L'autorité c'est le droit de commander et de se faire obéir.

Que ce droit appartienne à tous ceux qui sont légitimement chargés de l'éducation; aux parents, qui sont les maîtres naturels de leurs enfants, et aux maîtres librement choisis par les parents; c'est un point qu'il serait inutile, injurieux même pour vous, Mes Enfants, de démontrer; aussi, je ne m'y arrêterai pas; et j'arrive à ma première proposition savoir: que l'u-

sage, l'exercice de ce droit est absolument nécessaire à l'œuvre de l'éducation, considérée comme œuvre de puissance.

Une œuvre qui, prenant l'être humain au sortir du néant, alors qu'il n'en est séparé que par un degré à peine perceptible; alors que la raison soit qu'elle n'existe pas encore, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'elle sommeille enchaînée dans son exercice, ne donne aucun signe d'existence; alors que la volonté ne se fait voir nulle part, que le cœur commence à peine ses pulsations insensibles; alors que le corps lui-même, quoique la partie la plus développée, est si frêle et si délicat que la vie semble à chaque instant vouloir le quitter; une œuvre, dis-je, qui prenant l'être à ce degré le cultive, le développe et le conduit jusqu'à la plénitude de l'homme fait; qui entourant cette tendre fleur de soins et de sollicitude la rend capable de supporter les ardeurs du soleil, la rigueur des frimas et les fatigues de ce temps qu'on appelle la vie; une œuvre qui après avoir, par les caresses et l'amour, déterminé ce cœur à se laisser voir, le saisit, le forme, le façonne et le rend capable d'entreprendre les choses les plus difficiles, d'affronter tous les dangers, de réaliser tout le bien que nous voyons faire aux hommes de cœur; une œuvre qui, allant fouiller dans cette masse encore informe, finit par y découvrir l'étincelle divine que la lumière souveraine y a déposée; s'emparant de ce feu sacré, l'alimentant doucement de sa propre lumière, le développe, l'agrandit, et le transforme peu à peu en un flambeau brillant, qui peut-être projettera sa lumière à travers les mondes et les âges: cette œuvre est à coup sûr une œuvre de puissance; c'est bien une sorte de création. Si elle ne travaille pas sur le néant, la matière qu'elle a sous la main en est bien voisine. Or, cette œuvre, c'est l'œuvre de l'éducation; ces résultats sont les résultats de l'éducation. Mais cette œuvre, comme toute œuvre de puissance, pour s'accomplir, exige l'autorité; mais ces résultats sublimes ne peuvent être obtenus que par l'usage et l'exercice de l'autorité. Quelques détails suffiront pour nous en convaincre.

Et d'abord l'usage de l'autorité est nécessaire pour le développement de l'intelligence. On a exagéré, je le sais, et on exagère encore le rôle de l'autorité dans la formation de l'intelligence; mais ce rôle maintenu dans ses bornes naturelles, est encore de la plus haute importance. Car s'il n'est pas vrai que la dernière raison de l'adhésion intellectuelle, dans l'ordre naturel, soit l'autorité du maître, que le premier mouvement de la pensée soit un acte de foi aveugle; en un mot que l'autorité soit le fondement de nos connaissances; il n'en est pas moins vrai que cette autorité est nécessaire à l'acquisition de ces connaissances, que c'est par elle que se fait le développement de l'intelligence. Qu'il en soit ainsi à cet âge où, encore sur les genoux de sa mère, l'enfant apprend par ses gestes et dans ses regards à distinguer les personnes et les choses, à sourire à celles qui lui sont favorables, à repousser de ses petites mains celles qui pourraient lui nuire; qu'il en soit ainsi alors qu'il apprend à nommer Dieu, sa mère, son père; qu'il répète à genoux, les mains jointes, ces sublimes et touchantes prières qu'il répétera toute sa vie; qu'il en soit ainsi encore lorsque, ouvrant un livre pour la première fois, il répète après son maître, les lettres de l'alphabet; ainsi, même lorsqu'il confie à sa mémoire les premiers principes de l'art de parler et d'écrire correctement; que l'autorité ait la plus large part dans le développement qu'obtient alors l'intelligence, c'est là un fait si frappant qu'il serait inutile de le faire ressortir; alors

d'ailleurs l'autorité s'exerce sans peine comme elle est acceptée sans réflexion.

Mais l'enfant a grandi ; s'il n'est pas encore jeune homme, il n'est plus enfant ; son intelligence, qui s'élève, aperçoit déjà, quoique noyées dans l'ombre, des horizons nouveaux ; son imagination exaltée par les lectures qu'il a faites, par les récits qu'il a entendus, se trouve transportée soudain en face d'un idéal qu'il admire ; sa sensibilité excitée, épurée par des nobles sentiments d'autrui, se prend à des goûts inconnus jusqu'alors ; il se sent la force de voler de ses propres ailes, de juger, d'apprécier, d'inventer par lui-même ; le joug qu'il porte depuis sa naissance, lui pèse pour la première fois ; il va le secouer, briser le frein qui le guide et s'élançer, libre de toute entrave, à travers le vaste champ de la fiction, respirer à son aise dans l'atmosphère de l'idéal, se désaltérer à longs traits au fleuve du goût qu'aucune main n'enchaîne.

Généreux adolescent, prenez garde ; avant de proclamer votre indépendance, examinez du moins si elle doit vous être utile. Ces horizons que votre raison soupçonne plutôt qu'elle ne les voit, êtes-vous assurés que ce ne soient pas les horizons de l'erreur ? Ce goût que vous ressentez au dedans de vous-même, ne serait-il pas le produit de vos secrètes sympathies, de vos aveugles antipathies pour les hommes et les choses, le produit de vos préjugés ? Cet idéal que vous admirez, est-ce bien l'idéal souverain que tous les arts sont appelés à reproduire ? Ne serait-il pas plutôt l'effet d'une imagination échauffée par la fièvre de la jeunesse, qui fermente dans vos veines ? Ah ! c'est à cette heure surtout, que vous avez besoin de vous laisser guider par une main ferme et expérimentée ; que vous devez écouter les leçons d'un maître qui vous parle avec autorité ; non pas avec son autorité personnelle, mais avec l'autorité de tous les siècles, dont il n'est que le représentant ; avec l'autorité de la sagesse elle-même, incarnée dans les traditions dont il n'est que l'écho ; qui vous dise avec cette autorité ce qui est beau et ce qui ne l'est pas ; ce qui approche de l'idéal de l'art et ce qui s'en éloigne ; c'est à cette heure surtout que vous devez le croire et vous abandonner à son autorité. Malheur à vous si l'entraînement de la liberté est plus puissant sur vous que cette voix vénérable de l'autorité ; votre riche imagination s'égarera dans des voies stériles, et vos généreux efforts viendront s'évanouir dans le néant.

Et n'allez pas croire, Mes Enfants, que le temps de la soumission intellectuelle se termine à la fin de ce qu'on appelle la carrière des humanités ; que le rôle de l'autorité du maître, dans la formation de l'intelligence, expire au seuil de la science. Nos pères, qui respectaient l'autorité partout, lui donnaient une force incomparable dans l'enseignement même de la philosophie. Les siècles modernes, qui ont renversé toutes les autorités, civiles, politiques et religieuses, n'ont en garde de respecter l'autorité du maître en philosophie. Ils ont ri de la crédulité de leurs ancêtres, et, pour en rire plus à leur aise, ils en ont exagéré l'étendue et l'aveuglement. Lesquels, de nos ancêtres ou de nos contemporains, ont eu raison, une discussion philosophique pour le décider serait une voie longue et difficile. Un seul fait, suffira, je crois, pour trancher la question. Le règne de l'autorité en philosophie a été, sans contredit, l'époque la plus féconde pour les sciences métaphysiques et théologiques ; ce fut alors que brillèrent ces génies dont l'éclat plane toujours sur le monde des intelligences ; alors que furent amoncelés ces trésors, ou la philosophie moderne va puiser à la dérobée tout ce qui lui reste de

bon ; tandis que depuis cette époque, qu'on est convenu d'appeler l'époque de l'émancipation intellectuelle, un vent brûlant semble avoir désolé et désolé encore le champ de la science philosophique ; en dehors des écoles où le respect pour l'autorité du maître se conserve comme une pieuse tradition, vous ne trouverez plus que de misérables rejetons sans force ni vigueur. Et il a dû en être ainsi. Tout jeune homme qui commence à penser se tenant dans la défiance vis-à-vis des enseignements qu'il reçoit, incapable de se former à lui-même ses opinions, de les arrêter, surtout, de les fixer sur une base solide, ne voulant pas accepter celles qu'on essaie de lui communiquer, finit par n'en avoir aucune ; et voilà ce qui nous explique pourquoi le dernier mot de la science émancipée c'est le *scepticisme*, c'est-à-dire la destruction de toute intelligence et de toute raison. Tel est le triste résultat auquel aboutit nécessairement l'absence de l'autorité intellectuelle, le mépris des droits du maître qui enseigne et qui, par cela même, a le droit de commander à l'intelligence de son élève et d'en être accepté.

Je sais bien que c'est là un droit difficile à exercer, et dont l'abus peut entraîner des conséquences aussi désolantes que son absence. Mais ce danger sera nul si le maître en même temps qu'il exerce ses droits, accomplit les devoirs sacrés que ces droits lui imposent ; si, plein de respect pour la plante délicate qu'il cultive, il ne lui fournit que l'eau de la plus pure vérité ; si, dédaignant les opinions extraordinaires, les questions oiseuses, il suit la voie tracée et battue par les grands maîtres de la science ; si enfin, défiant de ses propres lumières, il consulte ceux que Dieu lui a donnés pour le guider lui-même ; s'il suit fidèlement la direction qu'il reçoit de plus haut. Avec ces conditions, sous l'action de cette grande et forte hiérarchie, telle que nous la trouvons organisée parmi nous, l'abus de l'autorité intellectuelle est impossible, et son exercice produira tout l'effet qu'il est appelé à produire : le développement le plus complet de l'intelligence. Mais si l'exercice de l'autorité est nécessaire pour la formation de l'esprit, il ne l'est pas moins pour la formation du cœur qui est la seconde action de l'éducation sur l'homme.

Former le cœur d'un enfant, oh ! quelle tâche difficile, pénible même ! et cependant la négliger ce serait négliger la partie la plus importante de l'éducation ; ne développer que l'intelligence et oublier le cœur, ce serait faire un homme incomplet ; et, à tout prendre, je préférerais encore qu'on donnât plus de soins au cœur, car les hommes de cœur avec une intelligence médiocrement développée sont plus utiles que les hommes de grande intelligence dont le cœur n'a pas été formé. Eh bien ! le cœur ne peut être formé que par l'exercice d'une autorité ferme et constante.

Former un cœur d'homme, c'est y semer, cultiver, développer tous les instincts généreux, toutes les nobles passions, toutes les grandes pensées ; c'est lui inspirer le goût du devoir, l'amour du bien ; c'est lui donner la force d'entreprendre ce qui est bon, la constance pour le poursuivre, l'énergie pour l'achever. Mais l'épanouissement de ces grandes et belles choses rencontre dans la terre même où elles doivent être implantées, des obstacles puissants. C'est d'abord cette multitude de penchants mauvais qui pullulent au fond de tout cœur humain ; qui, sans avoir besoin d'être cultivés, trouvent dans le cœur même une active et triste fécondation, et qui, sans cesse renaissant, étoufferont infailliblement toute bonne semence, s'ils ne sont pas sans cesse retranchés. C'est ensuite ce qu'il

ya de plus propre à l'homme, l'instrument dangereux des mauvaises actions aussi bien que des bonnes, ce par quoi l'homme devient un être méprisable aussi bien qu'un héros, la liberté enfin, la liberté, cette puissance incalculable qui se joue de toutes les forces réunies; qui brise toutes les entraves qu'on met à son action; qui, jusque dans les fers et sous les verroux, jusqu'au milieu des plus affreux supplices, peut dire à ses bourreaux : "je suis libre et ne veux pas." Or si cette terrible puissance n'est pas domptée, si elle ne plie pas, souple et docile, sous la main de celui qui a entrepris la formation du cœur de l'enfant ou du jeune homme, cette formation est et demeure à jamais impossible. Le cœur de l'enfant n'est pas une terre inerte; il ne peut être cultivé et formé qu'autant qu'il le voudra bien, ou plutôt, autant qu'il voudra bien se cultiver lui-même; car ici, c'est à l'enfant de faire presque tout, de le faire librement sous la direction de celui qui l'élève.

Le problème pour la formation du cœur se réduit donc à trouver une force assez puissante pour s'emparer de ces forces intérieures, pour les contenir et les faire plier, tout en leur laissant leur libre expansion et leur énergie.

A coup sûr cette force que nous cherchons, ce ne sera pas la compression matérielle, la force physique. Les verges ne parviendront jamais jusqu'à la volonté; et si l'emploi en est nécessaire dans quelques cas, il ne produit d'effet salutaire pour la formation du cœur, qu'autant qu'il est réglé par une sage autorité.

Trouverons-nous cette force dans les facultés nobles de l'enfant, dans sa raison, dans son amour pour ses parents, pour ses maîtres? Mais songez-y: ces forces sont-elles assez puissantes pour lutter avec avantage contre celles qu'il s'agit de dompter? Sa raison? Mais, à cet âge où le cœur se forme, la raison est-elle donc suffisamment développée? L'est-elle plus que les instincts mauvais, qui sont nés, qui ont crû avec lui? Que devient-elle, cette raison dans ces moments terribles, où toute la nature de l'enfant est comme irrésistiblement emportée vers le mal? Que devient cette faible lueur au milieu des ténèbres que les orages amoncellent dans cette âme? Eh quoi? Cette raison parvenue à la virilité de l'âge mûr, est le plus souvent, incapable de calmer les passions d'un homme fait, et vous voudriez lui remettre ce soin dans un âge où elle commence à peine à se montrer?

Mais si la raison est impuissante, l'amour nous reste! Oh! l'amour, c'est un levier puissant, surtout dans l'œuvre de l'éducation, et j'essaierai bientôt de dire ce qu'il y produit: mais tout puissant qu'il est, l'est-il assez pour contrebalancer les forces qui s'opposent à la formation du cœur? Il devrait être bien énergique; car il s'agit de lutter avec une résistance aussi puissante que l'homme même; il devrait être bien désintéressé; car il s'agit de déterminer celui qu'il anime à lutter avec lui-même, à rejeter ce qui le flatte davantage, à embrasser ce qui répugne le plus à sa nature.

Si l'œuvre dont il s'agit pouvait se faire par l'amour du père, par l'amour de la mère pour son enfant, la force nécessaire serait facile à trouver. Mais c'est l'enfant qui doit se dompter lui-même; c'est donc l'amour de l'enfant pour son père, pour sa mère qui devrait avoir cette énergie plus forte que tous les autres mouvements de son âme, ce désintéressement plus énergique que les plus puissantes volontés.

Je ne voudrais pas contrister les pères et les mères en leur disant que leurs enfants ne les aiment pas d'un amour fort et désintéressé; mais je suis obligé

de dire que leur amour n'est encore ni assez fort, ni assez désintéressé pour obtenir la victoire sur leur propre cœur, sur leurs passions. J'ai vu de ces heureux enfants chez qui la pensée de leur mère faisait taire les plus violentes passions. Lorsque tous les raisonnements étaient épuisés, que les puissants motifs de l'honneur et du devoir s'émeussaient sur ces cœurs d'acier, le nom d'une mère absente et chérie les pénétrait comme une flèche acérée; le cœur était amolli, les larmes coulaient, l'amour avait triomphé. Mais ces enfants n'avaient été formés ni par la force brutale, ni par la seule raison, ni par l'unique sentiment de l'amour; ils avaient été formés par une force qui réunit en elle toutes les autres; par l'autorité, par l'autorité que dirige la raison, qu'inspire l'amour.

Telle est en effet la force qui doit dompter le cœur de l'enfant; le forcer plutôt doucement à se dompter lui-même. Sous l'action des autres forces, la liberté se révolte ou reste insensible; elle sent qu'elle se voit violée de ses droits ou qu'elle n'atteignent pas jusqu'à elles. Mais en présence et sous le regard de l'autorité, la liberté comprend qu'elle doit plier; sous le double poids du droit et du devoir, elle s'incline naturellement; elle se sent vaincue, mais vaincue noblement; parce que l'autorité, tout en la liant de ses puissantes étreintes, lui laisse toute sa spontanéité, et qu'en obéissant, elle se rend le glorieux témoignage qu'elle pourrait ne pas obéir.

Lorsque par l'emploi de l'autorité, mais d'une autorité calme quoique ferme, ou plutôt calme parce qu'elle sera ferme, le maître naturel ou délégué de l'enfant se sera rendu maître de son cœur, il tiendra en sa main toutes ses passions, il les domptera sans les détruire, il les dirigera vers le bien, il lui fera faire de grandes choses. Alors il pourra invoquer la raison, faire appel à son amour; sous cette main puissante, sa raison se sera développée, et son amour sera d'autant plus fort qu'il aura été conduit avec plus d'autorité.

L'esprit et le cœur sont bien les plus nobles parties de l'homme; cependant ce n'est pas l'homme tout entier, et l'éducation, pour achever son œuvre, doit s'occuper encore de la partie matérielle de l'homme, de son corps. Or pour cette formation du corps, l'usage de l'autorité n'est pas moins nécessaire que pour l'éducation de l'âme. Au premier abord cette proposition ressemble fort à une exagération; car enfin le corps se développe de lui-même, pourvu qu'il soit placé dans des conditions convenables à sa nature; et puis tous les hommes, jusqu'aux petits enfants, ne portent-ils pas en eux-mêmes l'instinct de la conservation? Je reconnais volontiers avec vous et la spontanéité du développement et la puissance de l'instinct conservateur; mais j'affirme que ni l'un ni l'autre ne suffit pour faire acquiescer au corps toute sa perfection, s'ils ne sont excités, soutenus, dirigés par l'autorité du père, de la mère, ou de celui qui tient leur place dans l'éducation.

Le corps n'acquiert tout son développement qu'à la condition d'un exercice quelquefois violent, et toujours fatigant; cet exercice, c'est à la volonté de le commander; et la volonté répugne à la fatigue, elle repousse la gêne. Il faut qu'une volonté supérieure vienne imposer à cette volonté lâche et timide le mouvement même, qui est nécessaire pour la vie matérielle; il faut que cette volonté supérieure commande, sans violence sans doute et sans rudesse, sans paraître même commander; mais enfin il faut qu'elle commande; qu'elle dirige les jeux, qu'elle les surveille et les modère; il faut surtout qu'elle éclaire

les goûts et les désirs de l'enfant. L'enfant ne connaît pas ce qui convient à son corps, ce qui peut lui nuire ; sans expérience, il prendra peut-être du poison pour une nourriture saine et favorable. Ce qui flatte le goût, excite des sensations agréables ; les sucreries, pour appeler les choses par leurs noms, sont ce que l'enfant désire et recherche le plus. Or, malheur à la mère qui ne sait pas ici user de son autorité, du droit qu'elle a de refuser ; par ses lâches complaisances, elle empoisonnera peu à peu son enfant, en voulant lui faire plaisir. Nourri de sucre et de gâteaux, ce corps, qu'elle idolâtre, restera frêle et délicat ; il n'atteindra pas son développement naturel. Et c'est alors que l'on verra de ces enfants aux pâles couleurs, à l'œil éteint, aux membres grêles, à la poitrine haletante ; de ces enfants, dont la vie ne sera qu'un long martyre, abrégé par une mort prématurée. Et si, par malheur, cette faiblesse de l'autorité paternelle ou maternelle se faisait sentir dans la société entière, ou dans une de ses notables parties, on verrait les générations dépérir sensiblement et s'éteindre peu à peu dans la faiblesse.

Plantes si chères, pourquoi, au lieu de rencontrer une main aussi vigoureuse que dévouée, qui vous nourrit de sucs fortifiants, n'avez-vous trouvé qu'une main aussi inhabile que faible, qui n'a versé à vos racines qu'une eau délétère, et ne vous a fourni qu'une chaleur étouffante et sans air ? Vous vous étiolez tristement sous cette action cruelle qui prétend faire votre bonheur. Cette santé chétive, ces douleurs prématurées, cette vieillesse qui vous courbe avant l'âge, vous devez tout cela à la faiblesse de ceux qui vous ont élevés. S'ils avaient eu la force de vous commander et de se faire obéir, la force de vous refuser et de vous faire accepter, votre corps se serait développé dans la vigueur ; il aurait atteint la maturité de la vie, et vous auriez porté sous une glorieuse vieillesse l'honneur d'une santé vigoureuse. Mais la perte est irréparable. Que votre exemple apprenne du moins aux pères et aux mères, que pour élever le corps d'un enfant, pour lui épargner bien des maladies, pour le sauver même de la mort, il faut exercer sur lui l'autorité ; que s'ils veulent assurer le développement physique de leur enfant ; le mettre à l'abri de dangers sérieux pour sa vie, ils doivent l'accoutumer de bonne heure à obéir, et pour cela lui commander, et user envers lui de leur paternelle, de leur maternelle autorité. L'œuvre puissante de l'éducation ne se fera qu'à ce prix.

Qu'ils imitent Dieu, le souverain créateur, qui, lorsqu'il voulut faire l'homme, mais l'homme complet, l'homme avec la plénitude de son être et de ses facultés, en un mot l'homme à son image et à sa ressemblance, après s'être recueilli un instant, comme pour contempler le chef-d'œuvre qu'il allait créer, et calculer la force qui lui serait nécessaire, déploya toute son autorité, son autorité infinie en commandant au néant et se faisant obéir par lui.

Pères et mères, instituteurs de la jeunesse, votre œuvre est l'œuvre de Dieu ; vous aussi vous devez faire un homme, vous devez le faire à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il n'est pas né tel ; il doit le devenir, et c'est à vos soins que Dieu a confié la tâche sublime de reproduire dans cette intelligence, dans ce cœur, et jusque dans ce corps, les traits augustes de la Divinité. Recueillez-vous donc, vous aussi, avant d'entreprendre ce grand ouvrage ; contemplez attentivement le type que vous êtes appelés à reproduire ; calculez la force presque infinie qu'il vous faudra pour cela. Et après cette méditation, mettez-vous à l'œuvre ; dé-

ployez-y toute l'énergie de l'autorité qui est en vous ; elle est grande ; c'est celle de Dieu, qui, en vous associant à son œuvre, vous communique ses droits ; mais toute grande qu'elle est, elle vous est nécessaire ; il s'agit de travailler presque sur le néant, et sur un néant parfois rebelle, pour en faire sortir le chef-d'œuvre de la création, l'homme fait à l'image de Dieu. Commandez donc et faites-vous obéir ; sous ce souffle puissant de l'autorité divine qui vous est communiquée, l'intelligence de cet enfant, son cœur, son corps, tout en lui se développera, s'élèvera, se dilatera jusqu'à la perfection de l'homme fait. Et ainsi s'accomplira par l'autorité, cette grande œuvre de puissance : l'éducation. Mais l'éducation est aussi une œuvre d'amour, et à ce titre encore elle exige l'usage de l'autorité.

(A Continuer.)

HISTOIRE D'UNE ROSE.

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

(Suite.)

III.

Moment affreux ! Violentement arrachée à ma tige, enlevée au champ paternel, tremblante en des mains étrangères, je me voyais perdue. Ah ! pour une rose qui m'a pas encore vu se coucher le soleil, il est bien triste d'abandonner le sol natal et de sentir la vie s'échapper quand on la commence à peine. Frappée avant d'avoir pu former, comme mes sœurs, mon souhait d'avenir, j'ignorais quel allait être mon sort.

— Dieu puissant ! murmurai-je du fond de mon calice, vous seul savez quel destin m'attend dans ce monde où l'on me jette ! Je ne suis qu'une petite rose épanouie de tout à l'heure ; mais vous ne m'abandonnez pas dans ma détresse. Votre toute-puissance, qui a créé les cieux et leurs merveilles, saura bien me faire ma place pour l'instant que vous me donnerez à vivre. Rien de ce qui est sorti de vos mains ne peut périr. Vous ne m'avez pas créée sans but. Vous dont l'oreille entend les vœux du ciron caché sous l'herbe, dont l'œil compte les innombrables atomes de l'air, veillez sur moi et donnez à une faible fleur son moment de bonheur sur la terre.

A ces mots, ma voix s'éteignit. Ma sève s'écoulait de ma tige coupée, je me sentais défaillir ; je ne pouvais plus soutenir ma corolle défaillante, mes feuilles retombaient languissantes à mes côtés, mes pétales perdaient leurs couleurs vermeilles, et mes étamines, penchées sur leurs filaments affaiblis, laissaient échapper leur anthères et disaient adieu ; bientôt je perdis toute perception de ce qui se passait autour de moi.

IV.

Je revins à l'existence, par une sensation tellement douloureuse que je me crus tombée à jamais dans le froid empire de la mort. Une main, que je traitai d'ennemie, que j'accusai d'être sans pitié, me plongea, pour me ramener, dans une eau pure, mais glaciale. J'en étais toute baignée, toute engourdie.

— Dieu juste, pensai-je ! la rose triste avait-elle vraiment raison et Dieu m'a-t-il créée pour me faire si cruellement souffrir ? Se pourrait-il qu'il abandonnât ses créatures ! Lorsque tantôt je le priais en nais-

sant à la clarté du jour, j'avais le cœur si plein d'amour pour lui et de bons désirs ! Si au moins un chaud rayon de soleil venait me visiter, comme autrefois ! Quel mal ai-je fait pour être punie ? Mes faibles aiguillons n'ont jamais blessé personne, pas même la main qui m'a cueillie ! Est-il juste que je souffre ainsi ?

Voilà comme je murmurais contre Dieu même, sans retenir ma plainte amère.

Pauvre rose ignorante que j'étais ! Lorsque je me laissais aller ainsi à mes gémissements dans la révolte, je ne savais pas que chaque être ici-bas a son heure d'épreuve à subir, et que pendant cette heure, l'adversité, comme l'eau glacée que buvait ma tige, apporte avec elle des forces pour le temps qui va suivre.

Depuis j'ai compris cela et beaucoup d'autres choses encore, par l'enseignement que j'ai reçu.

Cependant on nous avait transportées dans un lieu où régnait une grande agitation. Ce n'était plus comme aux champs, où les nuages fuyaient silencieux, où le doux frémissement du zéphyr dans le feuillage, le gazouillement des oiseaux, les voix parfumées de mes compagnes, formaient d'agréables concerts ; ici tout était bruit, mouvement et désordre. J'eus peur d'abord de ce tumulte, puis je m'y habituai et je devins curieuse de voir le monde. Je sentais mes forces renaitre et la vie me remonter au cœur ; ma tige reverdie se tenait droite et ferme ; je relevai ma corolle désormais fraîche et superbe, résolue à prendre ma part d'air, de soleil et de joie. Les hommes allaient, venaient, se croisaient dans tous les sens avec de grands airs effarés, mais tout me sembla terne et déplaisant ; et ce lieu appelé *la ville*, dont mes compagnes faisaient un si grand état, me parut une fort étourdissante demeure.

Parmi les allants et venants, beaucoup s'empresaient autour de nous ; j'entendis vanter mes attraits. Mes sœurs, jointes à d'autres fleurs qui m'étaient inconnues, passaient de main en main. En peu de temps, emportées, dispersées, elles disparurent. Où allaient-elles ? Sans doute vers les plaisirs et les fêtes ; vers le lieu où les appelait l'accomplissement de leurs brillants souhaits d'avenir.

Bientôt je restai seule, livrée à mes réflexions, abandonnée, dédaignée peut-être. Et pourtant, moi aussi, j'avais demandé à Dieu comme les autres, mon instant de félicité.

V

Le jour s'avancait, quand vint se placer devant moi une pauvre femme, dont les humbles vêtements, les traits fatigués, les yeux pleins de larmes, accusaient la misère et les chagrins. Elle me contempla longtemps en disant avec tristesse :

Cette rose réjouirait peut-être le cœur de ma fille triste et malade ; mais je suis pauvre... trop pauvre !..

Elle s'en fut.

Ces paroles avaient ému le cœur de ma bouquetière. Les bonnes gens s'aident entre eux ; la pauvre femme fut rappelée, et, moyennant quelques deniers, heureuse et reconnaissante, elle m'emporta.

Ainsi j'étais vendue... et vendue à vil prix... et livrée aux mains de la misère ! J'en rougis de honte. Je songeai que, sans doute, en ce moment, placées dans des vases précieux de Sèvres ou du Japon, mes sœurs étalaient à l'envi leurs brillantes corolles dans la demeure somptueuse des grands. Je comparai leur sort avec celui que le ciel me faisait, et je baissai ma tête humiliée.

VI

La pauvre femme m'emportait d'une course rapide. Bientôt nous arrivâmes devant un grand bâtiment à l'aspect sinistre. Nous entrâmes sous une voûte basse et sombre ; une lourde porte se referma sur nous :

— Juste ciel ! m'écriai-je ? où suis-je ? où me mène-t-on ? que ces hautes murailles qui cachent le jour, que ces cours sont étroites ! que ces pavés sont froids ! Le soleil se lève-t-il sur cette terre ?

Nous parcourions de ténébreuses galeries où des figures livides passaient en silence comme des ombres. La pauvre femme qui m'emportait avançait d'un pas pressé, en cachant sa figure et ses larmes.

Elle s'arrêta enfin devant une seconde porte de fer, au-dessus de laquelle était écrit en gros caractères ce mot terrible : *Condamnées*. Nous étions dans une maison de force, dans la demeure du crime et de l'expiation.

Après une longue attente, la porte s'entr'ouvrit pour nous donner passage ; et la voix tremblante de la pauvre femme prononça faiblement un nom... celui de sa fille.

Sa fille !.. avec quels transports la pauvre mère prit dans ses bras le corps frêle et maigri qui gisait sur la dure ! de quelles caresses elle couvrit le front décoloré, les yeux caves, les joues terreuses de la condamnée !

Que se dirent-elles pendant le peu d'instant qui leur furent accordés ! je ne sais. J'entendis des mots de déshonneur, de crime, de jugement. J'entendis aussi des cris de douleur et de révolte ; je vis les mains de la mère se lever pour bénir, puis on l'emporta mourante.

La condamnée la suivit des yeux ; mais dans le sourire amer de ses lèvres crispées, dans son regard effrayant, il y avait plus de désespoir que de tendresse et de regret.

Lorsque dans nos champs, avant d'éclorre, j'entendais mes sœurs parler de jeunes filles, je me les figurais jolies, heureuses, innocentes comme nous. Quand la pauvre femme m'avait emportée pour sa fille malade, dans ma pensée, je voyais celle-ci un peu faible et pâle, comme une de nous après un orage ; mais dans ma pure essence de fleur, je n'aurais pu supposer ce que je voyais dans ce triste lieu où l'on m'avait conduite.

Restée seule, la condamnée me vit, me saisit de sa main brûlante, et attachant sur moi un regard plein d'envie et de haine :

— Tu est fraîche, me dit-elle, et moi je ne le suis plus. Ton parfum est suave, et mon haleine est empestée. Tes pétales embaumés se dilatent, purs et sans tachés, à la lumière, et moi je suis coupable et flétrie. Va-t-en !

Et me rejetant loin d'elle, la condamnée se détourna pour pleurer.

Ses larmes coulaient sans doute sur sa vie qui fuyait, sur son enfance passée si vite qu'elle la quittait à peine, sur sa jeunesse perdue, peut-être sur ses fautes.

Tremblante de douleur et d'effroi, cachée sous mes feuilles, moi aussi je pleurais.

— O mes sœurs ! ô mes chères compagnes ! mon beau ciel bleu, mon horizon fleuri ; et toi joyeux zéphyr qui te berçais près de moi dans un rayon de soleil, où étiez-vous !... qu'étais-je venu faire en ce lieu de misère et d'angoisse !

VII

Le jour avait fini... mon premier, mon dernier jour! La nuit tomba sur la terre, le silence se fit dans la prison. Le sommeil visita ce lieu d'épreuve expiatoire; mais quel sommeil! mêlé de plaintes douloureuses, de rêveries sinistres, de songes effrayants.

La condamnée, agitée, haletante sur sa couche, se réveillait pour se plaindre et maudire. Pendant que la fièvre brûlait son corps, que la souffrance, comme un serpent, s'attachait à ses membres, ses lèvres desséchées murmuraient des paroles sans suite; les souvenirs parlaient en elle, et les remords torturaient son âme.

La nuit s'écoula et je ne songeai point à saluer le jour qui commençait. J'étais anéanti devant tant de douleurs, une pitié immense m'écrasait.

Elle était si jeune, la condamnée! Ses traits altérés conservaient cependant encore si naïve la fugitive empreinte de l'enfance! La dégradation était sur son front; mais que l'innocence avait dû y être belle!

Je me pris à aimer cette pauvre jeune fille comme une sœur, comme une pauvre fleur brisée par la tempête. J'oubliais ma tristesse pour ne songer qu'à elle, je ne pensai plus qu'elle m'avait rejetée; je résolus de lui plaire, afin de distraire sa souffrance. Pour elle, je relevai mon calice languissant, je fis une verte auréole de mon feuillage, et je m'efforçai d'être plus fraîche et plus jolie, pour charmer son dernier jour.

CLÉMENT D'ELHHE.

(A Continuer.)

UNE LUTTE DE DESINTERESSEMENT.

Mgr. de Forbin-Janson, si connu en Canada, payait, en vertu d'une promesse verbale et à titre de bonne œuvre, une pension viagère à un homme tombé dans la misère. Après avoir joui de ce don pendant plusieurs années, le pensionnaire vint à mourir. Mgr. de Janson, ayant appris sa mort, envoya à la sœur du défunt, à titre de secours, quelques quartiers échus de la pension qui venait de s'éteindre. Cette somme arrivait bien à propos pour cette pauvre femme, que la mort de son frère laissait dans un triste embarras; toutefois, comme il existait un héritier direct, elle ne crut pas devoir s'approprier cette somme, et la lui envoya tout entière. Mais, à son tour, celui-ci refusa obstinément de la recevoir et même de la partager, prétendant qu'elle devait appartenir en totalité à sa tante, puisqu'elle avait pris le plus grand soin du défunt, son frère, et qu'elle l'avait assisté fidèlement jusqu'à son dernier soupir; enfin, que telle était aussi l'intention du donateur.

La tante persiste et ne veut pas céder. Grand débat de désintéressement et d'amitié. A la fin, on convient de s'en rapporter à la décision de Mgr. de Janson, qui met les parties d'accord, en condamnant la tante à garder la somme qu'il lui avait envoyée d'abord, et en obligeant le scrupuleux héritier à en accepter une pareille.

Ce trait rappelle la bonne foi des premiers âges, et se trouve rarement dans notre siècle d'argent et d'égoïsme.

LE SAGE ET LE FANFARON.

« Je ne crains rien, pas même le trépas, disait un fanfaron, tout fier de son courage.
— Moi je crains Dieu d'abord, lui répondit un sage, Puis l'homme qui ne le craint pas. »

LA FOURMI ET LE LIMAÇON.

Un limaçon passait tout son temps à bailler. Il voit une fourmi qui fort gaiement trotte.
« Pour éviter l'ennui, comment fais-tu, voisine? — Je prends le vrai moyen, celui de travailler. »

PENSEES ET MAXIMES.

— Quand le luxe est universel, c'est par la simplicité qu'on se distingue.

— Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a pas juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite mais d'être réglée.

— Trop souvent les hommes se haïssent parce qu'ils ne se connaissent point; et s'ils échangeaient quelques paroles, l'un donnerait avec confiance la main à l'autre.

— Ayons un cœur d'enfant pour Dieu, de mère pour le prochain, de juge pour nous-même.

— Plus on avance dans la vie, plus on trouve le travail nécessaire. Il devient à la longue le plus grand des plaisirs et tient lieu de toutes les illusions qu'on a perdues.

— Le temps perdu est le plus vif regret de la vieillesse.

— Un homme ne devrait jamais avoir honte d'avouer ses torts; car faire de pareils aveux, c'est dire seulement qu'on est plus sage aujourd'hui qu'on ne l'était hier.

— L'ami le plus précieux est un bon livre.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada: \$2 par an; \$1 pour six mois; en-dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Éditeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.